Multiprise
Courants artistiques en Midi-Pyrénées

les Abattoirs
FRAC Midi-Pyrénées

LA VIE DES FORMES

29/06 → 02/09

MICHAEL BEUTLER / MICHEL BLAZY / ROBERT BREER / STÉPHANE CALAIS / EUGÈNE DESLAW / L'ENTREMET / AURÉLIEN FROMENT / MONA HATOUM / PETER KOGLER / YAYOI KUSAMA / ANTHONY MCCALL / LUCY SKAER / FRANZ WEST / JAMES WHITNEY...

les Abattoirs | ART MODERNE ET CONTEMPORAIN | **76 allées Charles de Fitte 31300 Toulouse**

l'art contemporain en Midi-Pyrénées **www.lesabattoirs.org**

BRITISH COUNCIL

MAIRIE DE TOULOUSE www.toulouse.fr

RÉGION MIDI-PYRÉNÉES

Image du fond : Lucy Skaer, *The Good Ship Blank and Ballast*, 2010-2012 (detail). Courtesy the artist and Tulips & Roses, Brussels | graphisme Chagnas Pierre-Etienne | Arterrien 2012

Premier geai...

Un printemps tellement dense en rencontres pour cette nouvelle édition, qu'il faudrait ajouter quelques cahiers pour tous vous y faire rentrer…
Un multiprise de 70 pages, pour bientôt… Et pourquoi pas ?
Une actualité riche cet été en Midi-Pyrénées, entre la réouverture des Abattoirs sous les offices de monsieur Olivier Michelon : on a hâte de découvrir sa première exposition *La vie des formes* (un conseil, relisez le livre de d'Henry Focillon avant d'aller la voir), l'anniversaire de Lieu Commun, un gâteau à 5 bougies (mieux que le jubilé d'Elisabeth II et l'élection de François Hollande réunis !), enfin, Françoise Quardon au Château de Taurines, qui nous honore de sa participation à la revue avec ce cadeau en couverture.
Par monts et par vaux il vous faudra donc arpenter la région pour découvrir les multiples manifestations proposées cet été.
Dans tous les cas, que de changements et de disparitions ces temps-ci : les récentes difficultés de nos confrères de *Spirit* et *Let'smotiv,* qui disparaissent, après plusieurs années d'existence. On leur tire notre chapeau. Nous résistons encore pour notre part, plus motivés que jamais…
Une autre mort, mais programmée celle-là, nous a émus : celle de la disparation de notre Minitel national.
Adieu 3615 Ulla !
Adieu Minitel chéri de notre adolescence !
Bienvenue dans l'ére numérique !
36 15 est mort, vive WWW !
Un bel hommage lui est rendu dans notre court-jus avec le collectif deux-mille, toujours aussi actif rive gauche de la Garonne. L'atelier a pignon sur rue, passez donc les saluer !
Entre le Tetalab, notre incursion dans la BD numérique, les expérimentations sonores de Christophe Giffard et la leçon d'histoire d'Oncle Ramon, vous n'aurez plus aucune excuse de ne pas connaître ces nouvelles formes de l'Art, en connexion directe avec notre monde contemporain.
Je clic. Tu souris ! :)

La rédaction

23

Directeurs de publication
Paul Ferrer
William Gourdin william@revue-multiprise.com
Rédacteurs en chef
Didier Marinesque, Fabien Cano
Coordinatrice éditoriale
Mélanie Fauré
Rédacteurs intervenants
Yvan Poulain, Ramon Tio Belido,
Amandine Doche, Julien Baudry,
Régine Phéros, Elise Costa
Graphisme
Thomas Deudé t2d@donoteat.fr
Communication
Fabien Fromage fabien@revue-multiprise.com

contact@revue-multiprise.com
www.revue-multiprise.com

Remerciements
Claire Alchié, Murielle Edet , Jean-Marc Lacabe
et son équipe, Stéphanie Sagot et Valentine Boé,
Claus Sauer et Nathalie Thibat, Thierry Tallard,
Margaux Mazière, Christophe Giffard,
Alexandre, Lionel et Fabrice,
Nicolas, Lucas et Benjamin

La revue *Multiprise* est soutenue par la
MAIRIE DE TOULOUSE
www.toulouse.fr

Prestataire Audiovisuel
05 61 19 08 68 - www.iecevents.eu
IEC Events

I.S.S.N. : 1778-9451
Toute reproduction du titre, des textes et des photos sans autorisation écrite est interdite. Les documents présents dans la revue ont été reproduits avec l'accord préalable du photographe ou de l'envoyeur. Photos non contractuelles.

Stéphanie Nava
(c) l'artiste et la galerie White Project, Paris.

JOHN CORNU
Viser la tête

27.06 > 29.09.2012

Vernissage le 26.06 à 19h en présence de l'artiste

LE PARVIS CENTRE D'ART / IBOS
CENTRE MÉRIDIEN • ROUTE DE PAU • 65420 IBOS

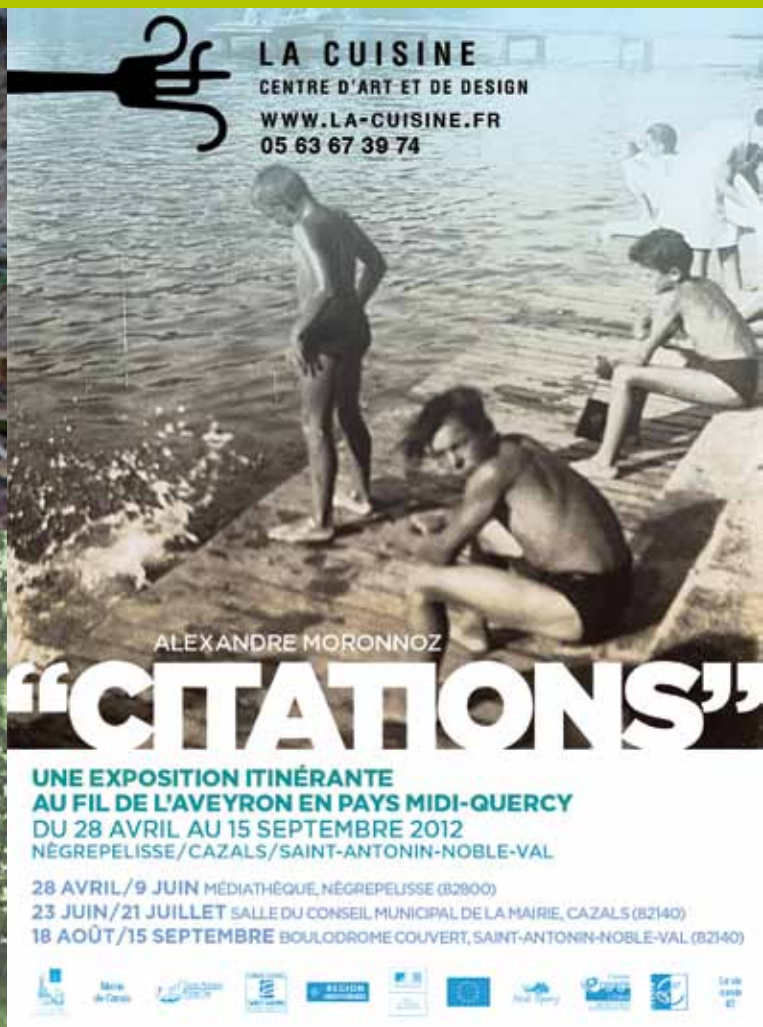
STÉPHANIE NAVA
Le logis des projections

29.06 > 29.09.2012

Vernissage le 28.06 à 19h en présence de l'artiste

LE PARVIS CENTRE D'ART / PAU
CENTRE UNIVERDIS • AV. LOUIS SALLENAVE • 64000 PAU

LE PARVIS CENTRE D'ART / WWW. PARVIS.NET / CENTREDART@PARVIS.NET



En couverture : **Françoise Quardon**
Casa de la Fuerza, a Tribute to Angelica Liddel,
collage numérique, 2012

Connection

6 **La maison de la matière première**
Niek van de Steeg
Yellow Cake § Black Coffee, Centre d'Art Le LAIT (Albi)

9 **Lieu-Commun :**
« Compétent et compétitif… »

14 **Une minute ou deux**
Océane Moussé, Galerie Sainte-Catherine (Rodez)

ARTS numériques

21 Court-jus
Atelier deux-mille

25 Dans le conteneur
Des Ageekés du bocal
Impression : trois dés

28 Les belles histoires (de l'art) de l'onc' Ramon
l'art numérique

30 Écrire l'histoire de la bande dessinée numérique

33 Catégorie 4
Environnement Sonore

36 **Skate or DIY**
Projet 45, Montréal

36 **Nouvelle pour enfants dépressifs & alcooliques**

38 **Branchement en série**
Kris Maccotta, série *from the train*

40 **Flash**

La maison de la matière première

Yellow Cake § Black Coffee

Niek van de Steeg

Centre d'art Le LAIT, Albi

7 juillet au 28 octobre 2012

« En 2000, j'ai découvert la TGAD (Très Grande Administration Démocratique) en participant avec d'autres étudiants des Beaux-Arts (FAP) à l'exposition d'ouverture du Musée des Abattoirs de Toulouse intitulée L'œuvre collective. J'en garde le souvenir d'une grande installation, conçue comme une plate-forme de rencontres, qui s'enrichissait à chaque nouvel échange. Les murs de la salle étaient peints dans un dégradé de bleu, illusion d'un ciel qui donnait à l'ensemble un air d'île à la Robinson Crusoé, avec ses fleurs et sa plage. »

Niek van de Steeg

Souvent présent là où on ne l'attend pas, Niek van de Steeg sera exposé au Centre d'art Le LAIT tout l'été 2012. Lieu atypique, les Moulins Albigeois le sont assurément. Au pied de l'impressionnant pont du 22 août 1944, posé au bord du Tarn, un dédale de cinq salles nous conduit à un balcon qui offre une vue de carte postale sur Albi. Niek van de Steeg ne s'est pas trompé en acceptant l'invitation de Jackie-Ruth Meyer, directrice du Centre d'art, à investir cet espace au passé industriel encore palpable. Les vannes, les grilles et les trappes qui composent la machinerie du lieu furent longtemps utilisées pour moudre le grain de la région. Il y a comme un écho entre cet espace et la recherche de l'artiste, centrée autour de la notion de matière première. Depuis une vingtaine d'années, Niek van de Steeg s'intéresse à l'architecture, l'économie, l'écologie, aux échanges sociaux, la démocratie et son fonctionnement.

Quand on lui demande s'il est un artiste engagé, il répond qu'il est engagé dans son œuvre qui s'adresse aux autres. Elle parle des problématiques rationnelles et irrationnelles d'un monde où le blanc et le noir, le bon et le mauvais se mêlent, provoquant des dégradés et des nuances. Son travail dialectique est une réflexion sur l'absurdité et sur les croyances, Niek van de Steeg étant un artiste moteur d'engagement, pas un donneur de leçons mais quelqu'un qui expose et met en scène les contradictions de nos sociétés industrialisées, nous forçant à nous remettre en question. La révolution, c'est faire le tour du problème, le cerner complètement tout en faisant un tour sur soi-même, en remettant en cause tout ce que l'on avait pris pour acquis.

Ainsi, les différentes œuvres présentées dans l'exposition sont autant de matières premières pour le grand récit constitué par un lieu, les Moulins Albigeois, l'exposition et les actions qu'il propose. La complexité, l'interaction, les dialectiques et les liens entre les éléments de l'ensemble, sont le corpus de ce projet ambitieux.
Dans une première salle, l'artiste présente une œuvre de 1992, *le Pavillon à Vent*, projet fiction décliné sous plusieurs formes : planches courbes se dressant de façon monumentale dans l'espace comme des aberrations de la nature, cette installation s'accompagne d'une vidéo de présentation du projet ainsi que des photographies, peintures et maquettes.

Page précédente :
Les Moulins Albigeois

Pépinière, acrylique sur panneau
130 x 87 cm, 1992
© Niek van de Steeg

Dans *Running Matter and Yellow Cake*, vidéo de 2011, l'artiste se met en scène, ce qui n'est pas fréquent dans sa pratique souvent orientée vers les autres. Il nous invite à le suivre dans un jogging haletant au cours duquel on traversera le site d'une ancienne mine d'uranium, devenue le Parc d'activités Michel Chevalier dans la région du Languedoc Roussillon. Le récit que nous livre cet homme en sueur presque à bout de souffle, c'est l'histoire visible et invisible d'un lieu meurtri.

La Machine à café, œuvre exposée pour la première fois en 2009 à la galerie SMP à Marseille, s'installera dans la troisième et quatrième salle. Elle sera mise en marche une fois par semaine pour produire dix litres de café aussitôt déversés sur une grande feuille de papier, créant ainsi une aquarelle originale et unique, qui une fois sèche sera accrochée dans la salle annexe. *La Machine à café* produira au total 16 aquarelles au bout de 4 mois d'exposition.

Dans la dernière et grande salle des Moulins Albigeois, on trouvera *la Maison de la Matière Première*, travail initié en 2008. Un bâtiment fictionnel, haut comme un phare posé en pleine campagne, qui expose et conserve tel un musée la matière première. L'environnement du site est ainsi transformé par l'implantation du bâtiment. C'est un pouvoir qui modifie le paysage en bien ou en mal. L'artiste expose une série de pièces récentes en céramique, sorte de maquette de paysages, mais également des dessins en grès, des peintures complètent le dispositif. On découvrira aussi une œuvre produite pour l'exposition des Moulins en collaboration avec le Musée / Centre d'art du Verre de Carmaux.

Extrait du film *Runningmatter and Yellowcake*, 2011
© Centre d'art Le LAIT / Niek van de Steeg

Vue de l'exposition *L'esthétique de la machine à café*
étagère en PVC, paquets de café, machine à café, tableaux et récipients, 2008
© Galerie SMP / Niek van de Steeg

MMP-Yellowcake sur le site du Bosc, aquarelle sur papier de roche, 100 x 70 cm, 2011, © Niek van de Steeg

L'ensemble de ces éléments est articulé autour d'une palissade en bois, qui serpente dans l'espace et offre un support d'accrochage, une ligne d'articulation d'idées. Ce mur en bois est également la maquette grandeur nature de la palissade parcourant le paysage et fondation de *la Maison de la Matière Première*. Cette palissade commence sa course à l'extérieur du bâtiment en tant que signalétique architecturale, entre dans le bâtiment au niveau de la salle voûtée et disparaîtra au niveau « du couloir en eau » au fond de la galerie.

Enfin *la Structure de Correction - Table de débat* sera installée dans l'accueil du Centre d'art. Cette œuvre de la collection du Musée d'art contemporain de Lyon, à la fois sculpture et mobilier, est un outil pour accueillir les débats suscités par l'exposition et sa problématique de la matière première.

La grande table constituée de tube de pvc est recouverte d'une feuille de papier kraft blanche en rouleau, destinée à enregistrer les paroles, les choses vues, les histoires racontées. Elle sert de mobilier, d' outil pour accueillir les débats suscités par l'exposition et sa problématique de la matière première.

La grande table constituée de tube de pvc est recouverte d'une feuille de papier kraft blanche en rouleau, destinée à enregistrer les paroles, les choses vues, les histoires racontées et sert de support aux rencontres qui jalonnent l'exposition. Les résultats des différentes manifestations sont stockés sur une bobine à l'autre bout de la table. Avant de terminer sa course, le papier passe par le faux plafond au-dessus de la table, créant ainsi une toiture, un espace parallèle pour la représentation des mots et actions du passé.

Albi vous attend, ne raterez sous aucun prétexte ce rendez-vous estival avec l'art contemporain.

PF

Lieu-Commun :
« Compétent et compétitif… »

Cinq ans. L'attitude avait de quoi être gonflée. La tête pleine de projets mais les poches vides, trois associations toulousaines, la corde déjà autour du cou, s'offraient à grand frais un double plateau, 25 rue d'Armagnac. *Le geste avait du panache, mais en période de vache maigre, tenait du quitte ou double et du pari sur l'avenir. Cinq ans plus tard, certes l'animal tricéphale a perdu quelques têtes, mais décidément pas toutes ses cornes. Exigeant, ouvert et transversal, Lieu-Commun a su s'inscrire bien au-delà de la capitale régionale comme un espace de création nécessaire.*

Manuel Pomar, directeur de Lieu-Commun : Le projet est né en 2007 de la volonté de fédérer dans un même lieu trois associations à la fois voisines et singulières. Nous étions très complémentaires. VKS et Alaplage avaient tous deux l'expérience du lieu d'exposition en art contemporain, avec des nuances, subtiles, de formes et d'engagements. Annexia elle, ouverte à la vidéo, travaillait sans lieu spécifique, en programmant chez les autres. Nous avions toutes en commun l'habitude d'ouvrir notre programmation aux pratiques vivantes et tout particulièrement aux musiques actuelles. Il y avait déjà chez les trois une forme d'exigence artistique flirtant avec des formes populaires que nous nous efforcions, par la mise en exposition et les moyens alloués, de faire un peu avancer. Portées par leur dynamisme mutuel, les structures évoluaient fortement mais dans un contexte difficile qui les prenait en étau. Pour survivre, impossible de continuer tout seul. Il fallait pouvoir mutualiser d'urgence nos moyens et nos initiatives. Ce fut le projet Plan 9 qui autour d'un « lieu commun », nous permettait d'additionner et de croiser nos efforts. Le but n'était pas de s'offrir des mètres carrés en plus, mais, dans toute l'appréhension du terme, de se donner de l'espace pour diffuser les artistes et les aider à produire. Pour nous trois, c'était un pas qualitatif qui nous permettait de travailler mieux avec les créateurs, en s'offrant par là même une ouverture plus grande au public. La mutualisation nous a alors permis de multiplier nos partenaires et par-delà, nos champs d'actions. En 5 ans c'est incalculable, ça va du Printemps de Septembre à l'accueil de jour aux personnes en difficulté du quartier. Ce vivier de rencontres est, je crois, une des grandes réussites de Lieu-Commun. C'est vraiment important parce que c'est tout ça qui fait que l'art peut sortir… dans un lieu ouvert qui respire à pleins poumons…

Et du poumon, Lieu-Commun n'en manque pas. Les portes grandes ouvertes, l'espace d'art multiplie les rencontres, pied au plancher. La fine fleur de la jeune création côtoie alors dans une saine communion les esthètes de l'art, appelés au berceau. Pas d'école, pas de genre, pas de formats préétablis. Juste l'envie de recevoir et de partager, alliée à une volonté farouche d'en découdre avec ces maudites étiquettes. Une attitude face à l'art à valeur programmatique qui, curieusement, prend racine dans l'histoire de ses membres.

MP : Je n'ai pas appris le métier que je suis en train de faire. J'ai à la base une formation d'artiste. C'est donc au fil du temps et des expériences que je me suis construit. C'est une démarche un peu empirique mais qui m'a obligé à sentir ce que je faisais, à me laisser porter par mes intuitions et mes rencontres. Ça forge, de fait, ma manière de travailler et d'appréhender l'exposition. Avec le Printemps de Septembre, par exemple, on a choisi de bosser vraiment ensemble, en partageant le commissariat. Ça m'a personnellement beaucoup appris. C'est quand même une chance

de co-construire un projet avec des personnalités de l'art comme Christian Bernard ou Éric Mangion… Avec l'exposition *Sarah Tritz & Dominique Figarella* l'an dernier, il me semble avoir franchi une étape. Je la considère comme ma première véritable exposition de commissaire-auteur. Il y a au départ un choix qui ne s'imposait pas. Ce sont deux artistes de générations différentes, mais qui, je crois, ont un regard commun sur l'histoire de l'art et une réflexion sur leur pratique. Tous deux le font pourtant avec une certaine légèreté, une décontraction qui me tient à cœur… Je ne cherche pas à faire quelque chose de pontifiant, ni à paraître comme « le bon élève ». Je cherche vraiment cette attitude de simplicité chez les artistes que je présente. Prenons Jean-Baptiste Farkas par exemple, c'est un ultra conceptuel qui garde toujours le sourire au visage… Se prendre au sérieux dans ce type de projet, c'est désamorcer son contenu subversif et politique. Je tiens vraiment aux rapports humains. C'est pour ça que j'aime travailler avec les jeunes artistes, plus qu'avec les derniers chouchous du milieu qui sont déjà dans des postures. Leur jeunesse permet d'être engagés pleinement, avec plus d'innocence et de naïveté, mais aussi avec un souffle réel. C'est difficile pour un artiste confirmé de garder cette énergie sur la durée. Ça passe par une forme de radicalité. Pour moi, l'art ne peut se satisfaire de la mode, mais se construit de singularités… Et c'est aussi pourquoi Lieu-Commun ne s'est jamais inscrit, par choix, dans une ligne idéologique précise. Ce lieu doit rester celui des questions, non celui des réponses que l'on doit énoncer… C'est en soi un enjeu artistique. Quand je suis arrivé le premier jour en 1991 à l'École des Beaux-Arts un enseignant m'a dit « Vous êtes ici pour devenir des artistes compétents et compétitifs… ». Ça m'a tellement révolté… Depuis, je m'efforce de démontrer que l'art ne ressemble pas à la société, et ne cherche *a priori* ni l'utilité, ni l'efficacité, ni la rentabilité…

Il s'en passe des choses en un quinquennat. Certains sont plus dures que d'autres… Galerie d'exposition, espace de résidence, studio d'enregistrement, publications, atelier de production, Lieu-Commun aura décidément travaillé plus en multipliant les ressources. De Meeting #1 en Meeting #2, près de 150 événements (expositions, concerts, performances, conférences…) ont animé les 600 m² ouverts du lieu. La médiation, un peu négligée à l'origine du projet, faute de moyens, a su depuis trouver pleinemement sa place, en proposant de nombreux ateliers et visites pédagogiques. Et le public est là, attentif aux propositions qu'on lui sert...

MP : En juin 2007, pour l'ouverture de Lieu-Commun, en pleine période électorale, on inaugurait l'exposition *Meeting #1*. Pour ce premier projet, nous avions travaillé à trois commissaires (Manuel Pomar, Bertrand Parinet et Laurent Bardèche), avec des artistes que nous connaissions, dont nous avions déjà partagé le travail[1]. La structure naissant, il fallait aussi se rassurer sur ce que nous pouvions faire. Certains artistes, au-delà de leur participation à l'expo, nous aidaient aussi à l'aménagement du lieu. C'était très vivant. Il y avait là l'idée d'une scène artistique qui se donnait à voir en même temps que le lieu se créait. Cette scène existe toujours mais a gagné en inter-génération. Les rencontres avec les étudiants de l'École des Beaux-Arts de Toulouse ont joué énormément dans ce brassage. Une artiste comme Julie Brusley que l'on va exposer prochainement, a débuté par exemple comme stagiaire sur le montage de *Meeting #1*. Elle va grossir les rangs d'un *Meeting #2*[2] plus ouvert, présentant des artistes de 25 à 45 ans. Comme pour le premier rendez-vous, c'est une exposition sans aucun vide. Il s'agit de jouer à plein la rencontre entre les artistes, de les pousser à se croiser dans l'espace. Bien que je construis depuis longtemps ce projet, j'ai souhaité que tout fonctionne au *speed*. Je veux recréer cette urgence première qui prévalait au lancement. Il y a de fait encore des artistes qui ne sont pas avertis de leur participation… La nouveauté, c'est la présence de deux équipes artistiques : une première conçoit l'exposition par la mise en espace de leurs propositions ; une seconde rédige, à travers leur regard singulier, le journal de l'événement. Les deux outils répondant à des *tempos* différents, le journal ne sera lisible qu'au moment du Printemps de Septembre. Mais je suis déjà persuadé qu'il y aura une vraie porosité entre les deux…

De l'ouverture et de l'énergie, Lieu-Commun n'en manque pas, participant activement, avec ses petits voisins de l'aire Toulousaine, à l'émergence et l'animation du réseau art contemporain Pink Pong[3]. Certes l'objet a grossi et l'embonpoint pourrait se faire sentir. J'en vois déjà sourire des cadavres laissés sur la route par une nécessaire professionnalisation… Pourtant, plus que jamais, Lieu-Commun continu d'interroger sa forme et ses missions, en veille constante sur un devenir toujours fragile…

MP : Au début du projet, je me suis posé la question de l'opportunité d'occuper de manière pérenne un lieu d'exposition. Est-ce que ce n'est pas complètement obsolète à une période où les aides baissent, d'entretenir une telle machine ? C'est très lourd à porter, avec des moyens fragiles et une équipe réduite, encore plus au regard des actions menées (NDLR trois salariés seulement pour faire tourner la boutique).

Tout est compensé dans ces petites structures par l'énergie que l'on met… Mais je crois profondément au fait que l'art peut provoquer quelque chose chez les gens. J'en suis convaincu. J'ai toujours voulu les faire venir à l'art et réciproquement, amener la création vers eux. C'est essentiel. Aujourd'hui, après cinq ans de fonctionnement, j'ai envie de développer davantage les projets en espace public. L'art et les artistes doivent investir cette cité en pleine transformation. Rien que le quartier où nous sommes va profondément bouger ces prochaines années avec l'arrivée de la LGV. Et j'aimerais vraiment que Lieu-Commun soit un des acteurs de ce changement…

Yvan Poulain

Propos de Manuel Pomar rédigés à partir d'un entretien du 13 mai 2012

[1] Damien Aspe, Béatrice Utrilla, Bertrand Segonzac, Florence Carbonne, Sébastien Taillefer, Gilles Conan, Valérie du Chéné, Philippe Poupet, Jagna Ciuchta

[2] *Meeting # 2*, exposition du 20 juin au 21 juillet 2012.
Avec Sylvain Auburgan, Julie Brusley, Etienne Cliquet, Emmanuel Duffaut, Rémi Groussin et Katharina Schmidt. Journal avec Bakou, Gaël Bonnefon, Nadia Ehrman, Alexandre Lesoult, Charlotte Sédouy et Jérome Souillot.

[3] www.pinkpong.fr , réseau art contemporain de l'aglomération toulousaine.

Page précédente : Vue de l'exposition de **David Coste**, décembre 2011 © David Coste

Concert du groupe **Anathallo** proposé par La Chatte à la Voisine au sein de l'exposition de Damien Aspe, juin 2009

Une minute ou deux…

Flux. n. m.
Sens 1 *Écoulement*. Syn. *écoulement*
Sens 2 *Grande quantité* [Fig.]. Syn. *abondance*
Sens 3 *Marée montante*. Syn. *marée*

Tourbillon.

Elle se déplace entourée de vingt personnes au minimum. Ça crée comme une espèce de nuage de gens autour d'elle, comme un nuage invincible de corps qui fendent les foules et la protègent.

Elle s'arrête, doit vite repartir, se changer pour aller sourire ailleurs, à d'autres. Les photographes s'affolent, la foule hurle son nom, elle s'engouffre dans sa voiture et elle disparaît.

Son temps est ultra minuté. Les médias du monde entier sont là. Les journaux de cinéma, de mode, les journaux tout court. Tous veulent un moment exclusif avec elle. Tout est hyper organisé, sponsorisé, balisé. Donc très rares sont ceux qui auront ce moment, mais tous essayent quand même. Ceux qui y arrivent se retrouvent dans des situations ridicules comme :

« *Vous avez deux minutes avec Elle !* »

Deux minutes. Non mais n'importe quoi. Cette électricité qui l'entoure, c'est absurde et génial à observer.

Cette électricité, ça la rend sublime. Soudain, elle ne fait plus partie de notre monde, c'est comme si elle venait d'ailleurs.

C'est le rêve moderne quoi. Le truc qui crée les légendes. Quand Elle est là, avec tous ces gens autour qui ne regardent qu'*Elle*, on a l'impression qu'on est exactement dans le petit bout d'univers où il faut être en ce moment. Autour d'*Elle*.

Die Maschine dreht, Ich schau' ihr zu, Ich sitze da.
Ich seh' nicht mehr zur Seite,
denn sie dreht sie dreht,
Ich schau' ihr zu, Ich schau' ihr zu,
wie sie dreht, wie sie dreht, wie sie dreht,
Ich sitze da und schau' ihr zu
wie sie dreht, wie sie dreht, wie sie dreht,[1]

Flux migratoire. locution. *Déplacement du lieu de vie d'individus* [Sciences naturelles].

Décalage horaire et auto-tamponneuses.

Sous la torture et parce que je ne pouvais pas annuler le rendez-vous de ce matin, j'ai pris le risque de sortir de chez moi dans cet état proche de l'Ohio, typique des retours de voyage – en gros imaginez l'effet d'un joint d'herbe + de 3 Advils + d'une nuit en bateau à regarder Inception – et là, la ville m'est apparue comme un jeu d'arcades, genre, Super Mario Kart*****, où le truc c'était d'éviter de rentrer en collision avec les passants.

« Le flux et le reflux me font "marée". »
Raymond Devos

Dernières heures ici et la seule chose que j'ai envie de faire, c'est de rester assise devant l'une de ces immenses fenêtres d'où j'ai une vue hallucinante sur la ville.

Mon regard se perd.

Aujourd'hui il pleut, il y a du vent, et d'énormes nuages passent entre les tours grises et argent, juste devant moi. Je pourrais rester ici des heures, à essayer de capturer ce que ce voyage a changé en moi.

Éphémère. adj. n. m.
Éphémère. (adj.). *Qui dure peu de temps.* Syn. *momentané*

Die Maschine hypnotisiert mich,
und plötzlich ist man in ihr,
und plötzlich ist man fort,
man schaut nicht mehr zur Seite
sie dreht und dreht und dreht,
man gleitet in ihr hinein
sie dreht und dreht und dreht,

Source France Inter.
(Patrick Cohen) Dans la presse ce matin : le flux et le reflux

Réseau

(Bruno Duvic) À l'heure où le chômage ne cesse d'augmenter, une nouvelle vague de départ est annoncée à la Société Générale. Là où l'histoire racontée ce matin par *Libération* sort de l'ordinaire, c'est que ces départs sont volontaires et massifs.

La banque en est réduite à retenir ses employés...

Dans la campagne électorale, les *meetings* et *interviews* se succèdent par vagues...

Et quand les vagues se retirent, elle laisse parfois des saletés sur la plage... Dans la presse ce matin, c'est l'heure des affaires pas très glorieuses.

Y a-t-il eu un financement de la campagne 2007 de Nicolas Sarkozy par le régime du colonel Kadhafi ?

À gauche, l'invité surprise de l'entre-deux tours se nomme Dominique Strauss-Kahn.

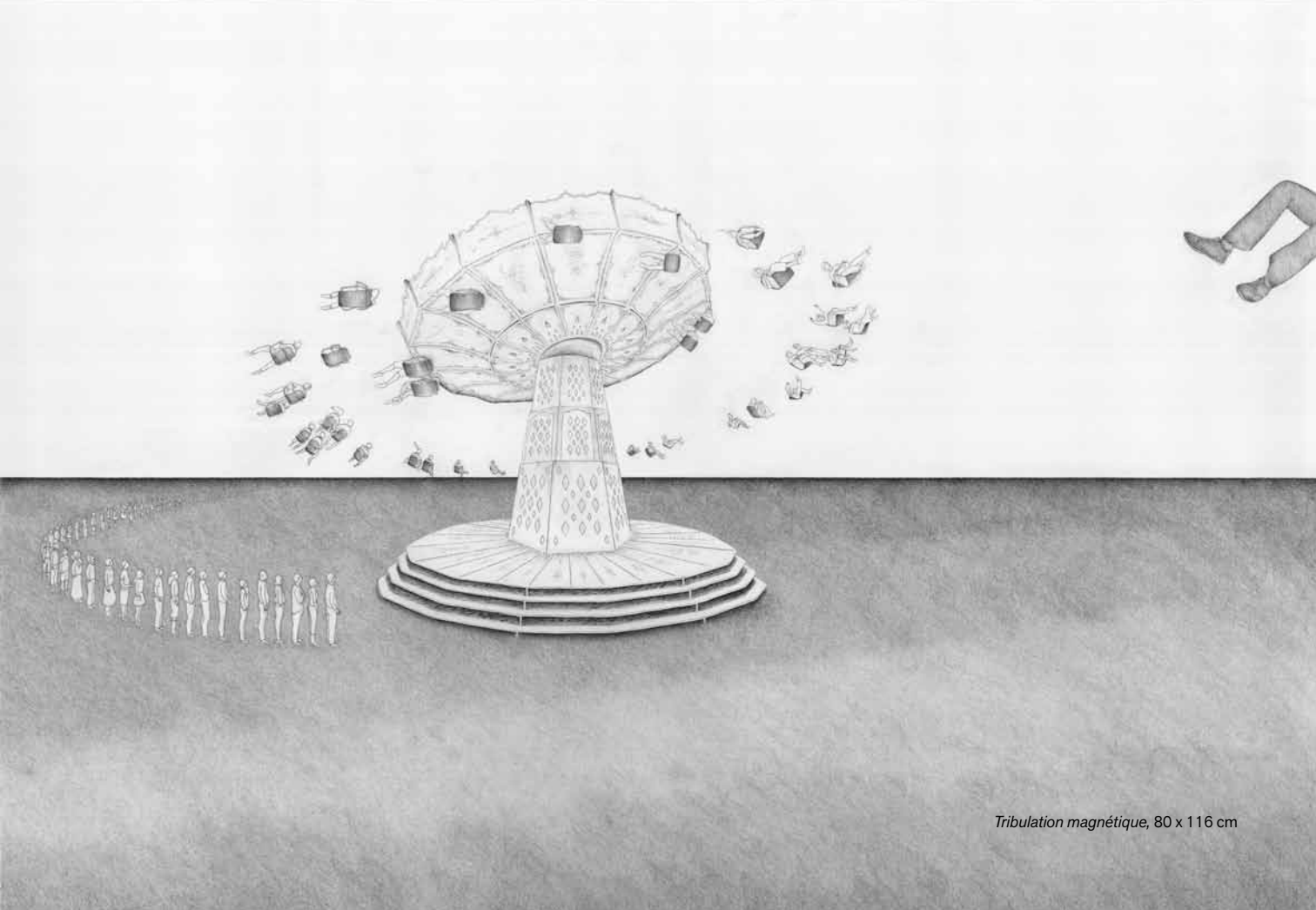
Semaine également marquée par les défilés du Premier mai demain. Le muguet sera « un brin plus politique cette année » écrit *Sud-Ouest.*

Et l'Europe est toujours au cœur de l'actualité.

De très grosses vagues pour finir…

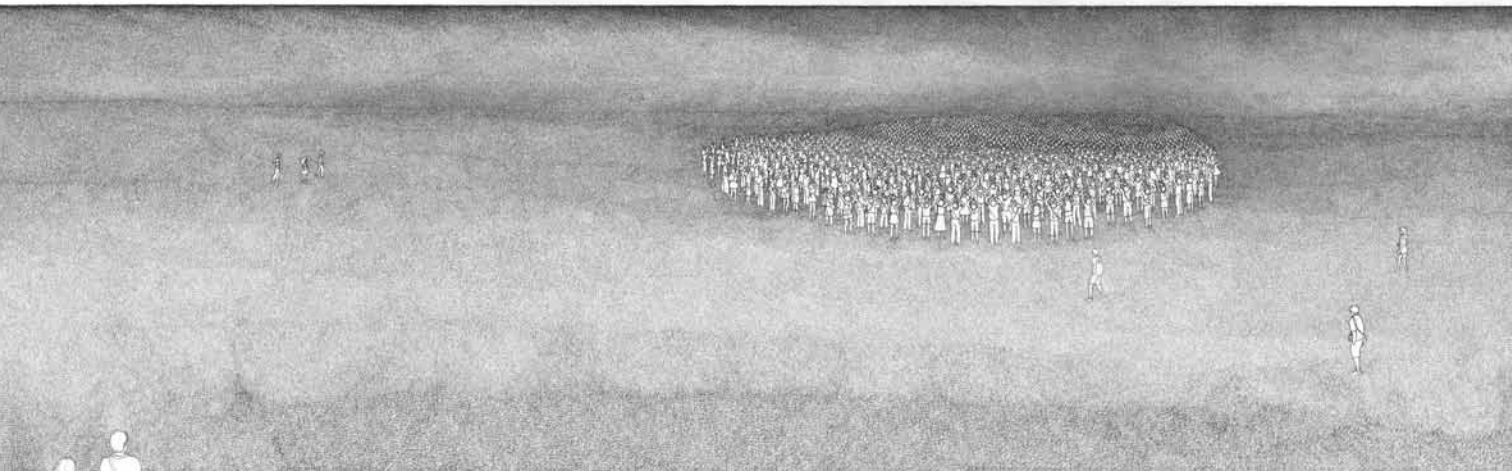
On ne parle pas souvent de surf dans cette revue de presse... L'une des légendes du surf, Laird Hamilton, accorde une longue et belle *interview* à *L'Équipe*.

>



Tribulation magnétique, 80 x 116 cm

Ci-dessous : *Touristes#1, 60 x 90cm*
Page suivante : *Migration#3*, 70 x100cm



Le garçon, qui vit à Hawaï, a 48 ans, autant dire le 3ème âge dans sa discipline. Il ne compte plus les luxations et déchirures musculaires. Le dernier accident c'était sur une vaguelette d'une quinzaine de mètres. La jambe a cassé sans autre forme de procès.

Record : une vague d'une trentaine de mètres. Pas de photo, les photographes ont renoncé à le suivre. L'un d'entre eux a failli se noyer.

« – C'est comment quand on chute ?, demande *L'Équipe*.
– Vous allez au plus profond de l'océan, là où il fait tout noir. Vous ne savez plus distinguer le haut du bas, vous ne pensez à rien ou alors à survivre. »

Mais quand la vague est bonne, « c'est la sensation de vivre le moment présent le plus intensément possible ».

Des bribes de texte, de musique, de radio (Océane écoute France Inter quand elle dessine)… Des textes sur la foule, sur l'instant, sur les vagues, des mots que m'ont inspirés les dessins d'Océane. Des définitions. De petits éclats qui reflètent tous à ma manière une des facettes du travail d'Océane, une petite partie de son univers.
Des textes sur lesquels on pose les yeux « une minute ou deux ».

Les dessins d'Océane Moussé explorent l'immensité, à la fois dans le temps et dans l'espace, mise en tension par l'idée toujours présente d'une réalité éphémère. Ils nous emportent dans un imaginaire qui étend la fugacité de cette réalité jusqu'à la distendre. Avec humour et poésie, elle raconte un monde (notre monde ?) à la fois vide et frénétiquement rempli, sillonné, envahi par des flux qui ne semblent vouloir s'arrêter. Dans une sempiternelle ritournelle, les foules avancent comme dans un manège, le temps est à l'arrêt ou en boucle, et le calme apparent ne nous laisse pas toujours tranquille [2.]

Océane, avec la précision d'un orfèvre, décortique notre époque et la transforme en poésie.
Une poésie qui parle du temps, si éphémère.
Une poésie, qui parle de l'agitation, du bruit, des foules de

personnes qui s'agitent toutes dans le même sens.
Une poésie qui parle du vide, de la disparition des choses.

Si « ce qui plaît au monde est un songe éphémère », se lamente Pétrarque, la poésie d'Océane, elle, est un lieu de mémoire. Un lieu de mémoire qui prend dans les rets des dessins, le rythme du souffle, l'évanescent des sentiments, le volatile des pensées, les métamorphoses de l'être. Telle est la gageure de l'artiste : dire l'indicible, obstinément, lutter contre la mort, désespérément. Difficile de silhouetter l'étendue des possibles qui s'offre à Océane, qui cherche à fixer dans ses créations ce qui ne peut l'être, à rendre pérenne la matière vouée au néant.
Dans l'exposition *Une minute ou deux*, elle ne rompt pas avec « le flux » dans lequel s'inscrivaient les dessins présentés lors de l'exposition à GHP l'année dernière. On y retrouve de grands paysages dans lesquels « le regard se perd ». Océane continue sur la pointe des pieds d'explorer cet univers par quelques nouvelles œuvres qui se développent au-delà de la surface du papier avec des mises en espace qui placent le spectateur dans un rapport physique différent avec l'œuvre. En regardant les créations d'Océane, le spectateur s'immisce dans le flux existant, sans le perturber, et en observe le flot incessant.
Je ne veux pas en dire trop pour laisser aux curieux le plaisir de la surprise, mais il y aura dans cet espace une installation sonore qui dialogue avec l'œuvre plastique. Le spectateur sera immergé tout entier dans l'univers d'Océane.

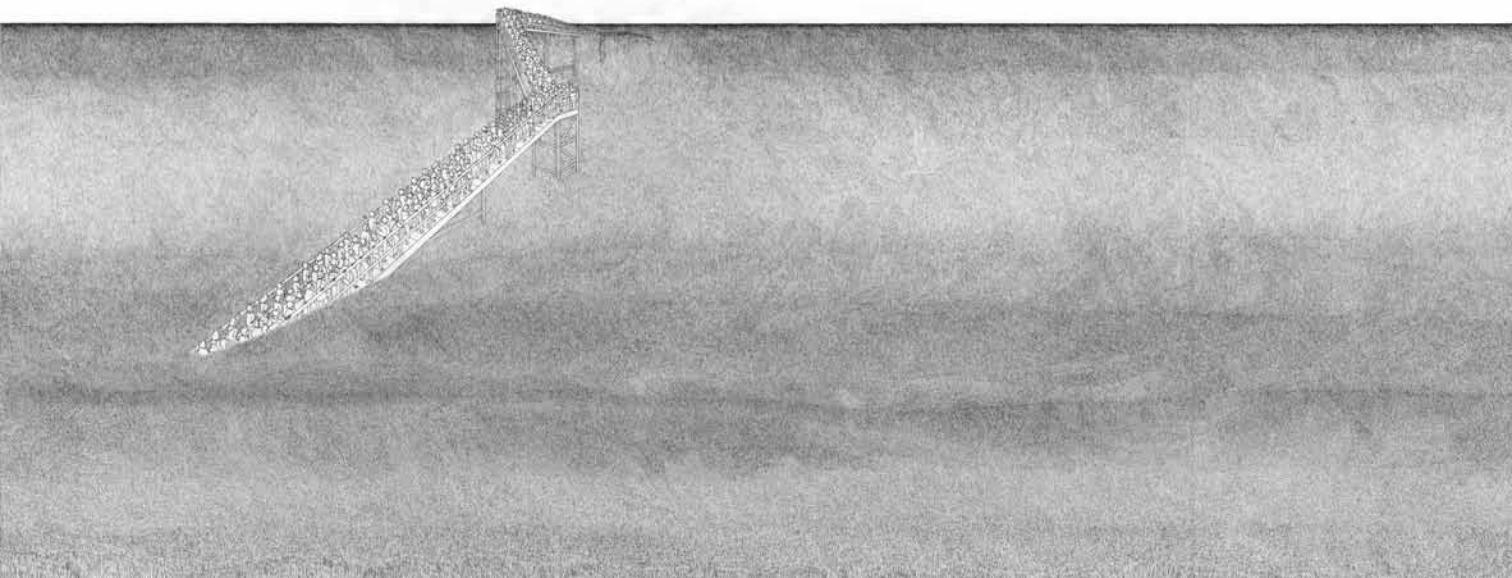
Ich schau' der Wachmaschine zu, sie dreht
Ich sitze da und schau' ihr zu,
wie sie dreht, wie sie dreht, wie sie dreht […]

Amandine Doche

---

[1]Les paroles qui viennent rythmer le flot des textes sont l'œuvre de Henning Specht qui a créé la « bande sonore d'une des œuvres de l'exposition ».
Morceau : Das waschmaschinen-Inferno.
[2]Texte d'introduction à l'exposition d'Océane Moussé sur le site de la galerie Sainte-Catherine.

Exposition *Une minute ou deux*, **Océane Moussé**
du jeudi 14 juin au samedi 1er septembre 2012, galerie Saint-Catherine, Rodez



DOSSIER 23

ARTS numériques

TETALAB

we make pom

court-jus

ATELIER DEUX-MILLE

Les belles histoires (de l'art) de l'onc' Ramon

L'art numérique

>>>>>>>>>>>>>> julien boudry <<<<<<<<<<<<<<

histoire de la bande dessinée numérique

XXXXX CAT4 XXXXX

ENVIRONNEMENT SONORE

Dans le conteneur Des Ageekés du bocal Impression : trois dés

Si j'ai été, jusqu'à la fin de l'adolescence, un enfant des plus téléphages, aujourd'hui, je ne la regarde qu'après le filtrage quotidien effectué par quelques journalistes salariés par le canal positif. Le montage qu'ils proposent est parfois drôle ou pathétique mais toujours violent et incisif. Ce visionnage condensé me rassure et me conforte dans la décision de ne plus subir le flux permanent du remplissage par le vide. Je n'utiliserai pas ces pages pour y déverser une critique du paysage audiovisuel ; ce n'est pas le propos, mais la visualisation journalière du zapping a rendu remarquable à mes yeux la popularité grandissante du bal masqué… En effet, les images d'un visage plastifié utilisant quelques corps humains dépersonnalisés pour défiler dans les rues de nos capitales furent, un temps, visibles chaque jour. Ils étaient présentés comme de dangereux pirates venant défier l'ordre établi, capables, à l'aide de quelques clics et de rassemblements, de faire trembler les plus grands. Ces multiples visages singuliers, expriment leur anonymousité en exposant leur sourire pileux et figé, riant à la face du monde.

J'ai donc lancé une recherche en inscrivant « hacker » (pirate informatique selon Google traduction) en haut à droite de l'écran. Mon e-navigation m'en fit voir des vertes et des pas mûres. Énormément de définitions m'étaient proposées, mais poussé par la vague, je suis très vite tombé sur le mot « hackerspace ». Je venais de trouver la tanière. Je compris vite qu'un réseau mondial était tissé. Des groupes étaient très actifs dans de nombreux pays, chacun possédant un repère. La traversée n'a pas été bien longue jusqu'à la découverte d'une carte indiquant les localisations précises de ces îles aux pirates. Je fus donc plus surpris que ceux que je pensais être des hors-la-loi armés d'ordinateurs portables, ne semblent pas du tout vouloir se cacher.

Le vent tombait et je voulais avancer à tout prix. Face à l'inefficacité des voiles, je pris la décision de continuer en lançant mon moteur de recherche. La carte que j'avais pu trouver précédemment était formelle : Toulouse était infestée de pirates. Tenant le cap, j'aperçus très vite les palmiers qui ornaient fièrement le petit îlot. Après avoir jeté l'ancre sur la page d'accueil, je m'équipai d'une longue vue afin d'observer la manière dont ils se présentaient.

Très vite, je pus monter un dossier complet. Je trouvais même des photos de leurs précédentes exactions. Tout cela semblait trop facile, d'autant qu'une pancarte annonçait leur lieu et date de réunion hebdomadaire. Le public y était invité à les rencontrer sur place. Je redoutais un piège mais, faisant partie moi-même dudit public, je me sentis flatté par l'invitation. La curiosité me poussa à la promesse de débarquer dès le prochain mercredi sur les rives de Mix'Art Myris pour découvrir qui étaient ces individus recherchés dont m'avaient parlé Laurence F et David P. La décision était prise. J'allais rencontrer les membres du *hackerspace* toulousain. **Leur nom : Le Tetalab. Leurs cris de guerre :**

Stickers
©junx

A.L.F à l'ouvrage
© Photo : Jérôme Lautré

Nous sommes mercredi, il est 21 heures passées. Conformément aux indications relevées sur le web, je m'introduis dans l'énorme bâtiment de Mix'Art Myris situé au 12 rue Ferdinand Lasalle à Toulouse. Le lieu semble calme à cette heure-ci, mais, venant du fond, je peux percevoir le son de discussions enflammées entrecoupées par quelques tintements de canettes. Je m'arrête à la fin de la ligne droite que j'ai parcourue en me serrant à gauche. Prenant appui sur un pilier métallique, j'avance lentement la tête pour jeter un œil furtif à la perpendiculaire afin d'éviter la surprise en sortie de virage. Rien de bien anormal. Aucun garde armé, pas même un individu masqué. Dans le fond, quelques îlots de trois ou quatre personnes, affairées à quelques causeries, rigolent en détrempant leur gosier de liquide houblonneux. Le centre est occupé par un énorme coffre en métal, théâtre d'un va-et-vient permanent. J'imagine qu'il s'agit de la pièce où est entreposée la recette de leurs différents larcins. Me pensant invisible, je continue d'observer sereinement. Mon attention se porte alors sur une assemblée au premier plan. La proximité permet d'entendre quelques bribes de leur conversation. Je glisse ma main droite dans la poche arrière de mon denim pour en sortir un stylo et mon carnet afin d'y noter ce qu'il me sera possible de déchiffrer.

Une dizaine de personnes se tient autour d'une table. Au centre du plateau se dresse une immense salade de câble qui, à la vue du physique impeccable des protagonistes, doit être excellente pour la santé. Ils rayonnent comme le font les magiciens méta-disciplinaires. De mon observatoire, on pourrait croire à un colloque de professionnels à l'enthousiasme technico-créatif totalement compatibles avec le futur. Je distingue désormais très clairement leur débat. Certains s'emportent à propos de technologie et d'amour pendant que d'autres tentent de recentrer les esprits autour de l'harmonie nécessaire pour la préservation du café autrichien traditionnel et du maintien d'une certaine éthique dans la culture du thé. Les discussions étant de plus en plus enflammées, je peux désormais les entendre facilement et comprendre enfin le sens de leurs divagations. Je suis le spectateur ébahi d'un rassemblement de spécialistes qui collaborent à travers leur discipline respective. Ils se réunissent ainsi afin d'apprendre et de partager le savoir dans le but unique de créer une bosse dans l'univers tout en gardant liées entre elles chaque coquille de noix.

« Même pas cap ! », « Chiche on le fait », « Moi ça me botte », « ouais mais là on peut pas », « si mais il faut faire comme ça », « ah ouais pas con, par contre », « oui d'accord mais », « j'ai vu des gars qui », « on pourrait améliorer en », « et si on inverse ces »… « laissez-moi chercher un quart d'heure »...

Une punaise qui, une minute plus tôt volait lourdement au dessus de ma tête, s'intéresse désormais, elle aussi, à la conversation. Les différents objets posés sur la table suscitent l'intérêt de tous. Trois sont penchés sur les câbles, tentant d'en déchiffrer les nœuds, pendant que deux autres, légèrement isolés, sont en communion avec leur ordinateur portable. Le reste de l'équipe parlemente toujours autour d'une sorte de machine dont la fonction ne m'est désormais plus hermétique.

Depuis un moment, l'hétéroptère n'a de cesse de virevolter en agitant bruyamment ses ailes, pour signifier l'envie d'énoncer son point de vue. Pendant quelques secondes, il maintient un vol régulier au-dessus du débat, mais, agacé de ne pas se faire entendre, il réduit son altitude avec conviction pour venir se poser sur la machine à bosseler l'univers. Une étincelle ! Plus de punaise ! Les trois démêleurs sursautent, et dans la surprise laissent deux fils rouges entrer en contact avec le vert. Sur la droite des deux préposés au service informatique, tout un parterre de balle de ping-pong se met à clignoter dans un rythme chaotique. L'illumination soudaine du sol étant supérieure à l'intensité de leur écran, leur regard est immédiatement attiré vers la gauche, faisant suivre, dans un geste incontrôlé, tout le haut de leur corps. Leurs mains heurtent simultanément la touche V pour l'un et F12 pour l'autre. S'en suit un court silence…

Bzz Bzzzz BzBzBz.IHHH… Bzzzz…

« oh putain », « mortel, ça marche », « c'est pas encore ça mais », « comment t'as fait », « en tout cas le principe fonctionne », « tu veux une bière avant de », « ah ouais mais c'est mortel quand », « non merci je », « on devrait faire avec », « moi j'en veux bien une », « il y a eu un bug mais », « non juste quelques fonctionnalités aléatoires », « tu crois qu'on peut », « j'ai imprimé le », « ça on sait faire », « t'as une punaise pour », « et si on »… « laissez-moi quinze minutes »

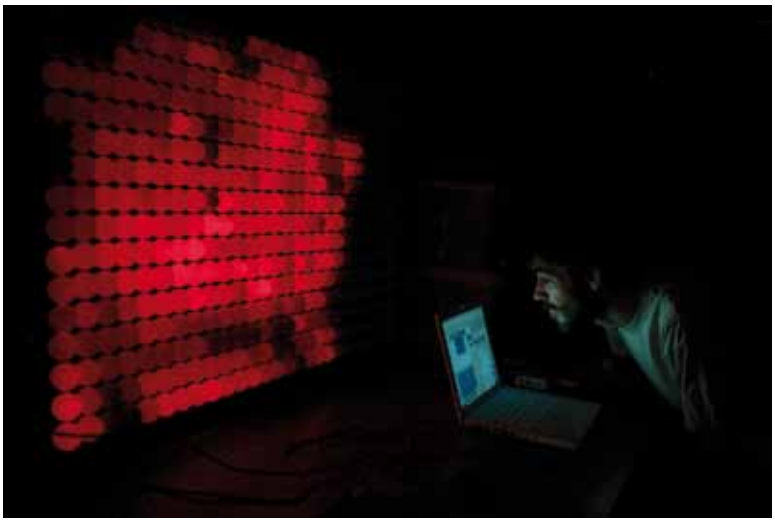
Chacun reprend son activité lorsqu'un homme se place debout sur une chaise. Discret jusqu'alors, je remarque que ses traits trahissent une plus longue expérience de la vie. Assis en retrait, le papé est resté tout du long au-dessus de la mêlée, ne faisant aucune remarque. Il se préparait prudemment en dehors des projecteurs, attendant le moment opportun pour son intervention. La bouche ouverte, je le vois prêt à énoncer son raisonnement. Mais au lieu de cela, il avale cul sec trois canettes de cola en métal tout en s'introduisant des sandwiches dans le nez. L'incongruité de ce geste lui fait gagner l'attention de tous à l'exception de Rocha et Rands, les deux adeptes du un et du zéro, occupés à la modification de leurs lignes de code. Toujours debout sur sa chaise, l'air légèrement énervé, le vieillard regarde fixement les deux énergumènes que rien ne peut soustraire à la gravité de leur processeur. Une femme cubaine d'une trentaine d'années lance avec un air fayot : « C'est toujours qui vous savez ! ». Le vieux beau ne réagit pas à cette réflexion sans intérêt. Gardant le dos bien droit, il émet un double raclement de gorge.
Le premier lui permet d'évacuer les deux sandwiches. Le second, très sonore, fait immédiatement relever les têtes d'ampoule de nos deux giga compagnons qui réalisent aussitôt que tous les

The machines do not operate well in non-air conditioned spaces

Exemples de *Haïkus* auto-générés extraits de l'opération *haïkuleaks*

Le mur de led, la conception
©Jérôme Lautré

As is typical
pope stayed above the
Fray and did not comment



Parts of the country are often cut off by snow and avalanches.

Le *ledpong*, 1ers essais
© Photo : Frédéric Jourdan

regards se portent sur eux. Gênés, ils se redressent en croisant les bras. Ils savent qu'ils doivent désormais écouter. Le patriarche est maintenant le centre d'intérêt. Satisfait, il se lance dans une longue élocution :

« La demande pétrolière de la Chine a considérablement augmentée ces trente dernières années. J'ai fait demande sur demande et je m'étonne qu'à ce jour les États-Unis n'aient toujours pas répondu. Je sais que le renforcement de leur présence navale dans le Golfe est un message positif, mais les tensions actuelles dans la zone démontrent à quel point peu de progrès ont été faits. Nous savons que certaines parties du pays sont souvent isolées par les avalanches. Par contre nous ne pouvons toujours pas dire quand les attaques auront lieu, ni même quelle forme elles prendront… »

Tous l'écoutent avec un air grave. J'en étais sûr. Ils préparent un gros coup. Je reprends mes notes alors que le vieux se remet à parler : « Plusieurs vaisseaux sont à quai pendant que d'autres croisent non loin des côtes. Même si pendant des années le but supérieur de l'ambassade a été de promouvoir le progrès dans ces zones, nous savons que la libération sera modérément à gauche et pro-socialiste. Aussi, ne changeons pas de tactique ! Continuons d'appliquer l'échange libre ! »

Plein d'entrain, le vigoureux papé saute de sa chaise. Chacun se replonge dans son activité sans commenter. Le message est passé. Tous sont tournés vers leurs objectifs communs :

Courbe. Univers. Liaison.

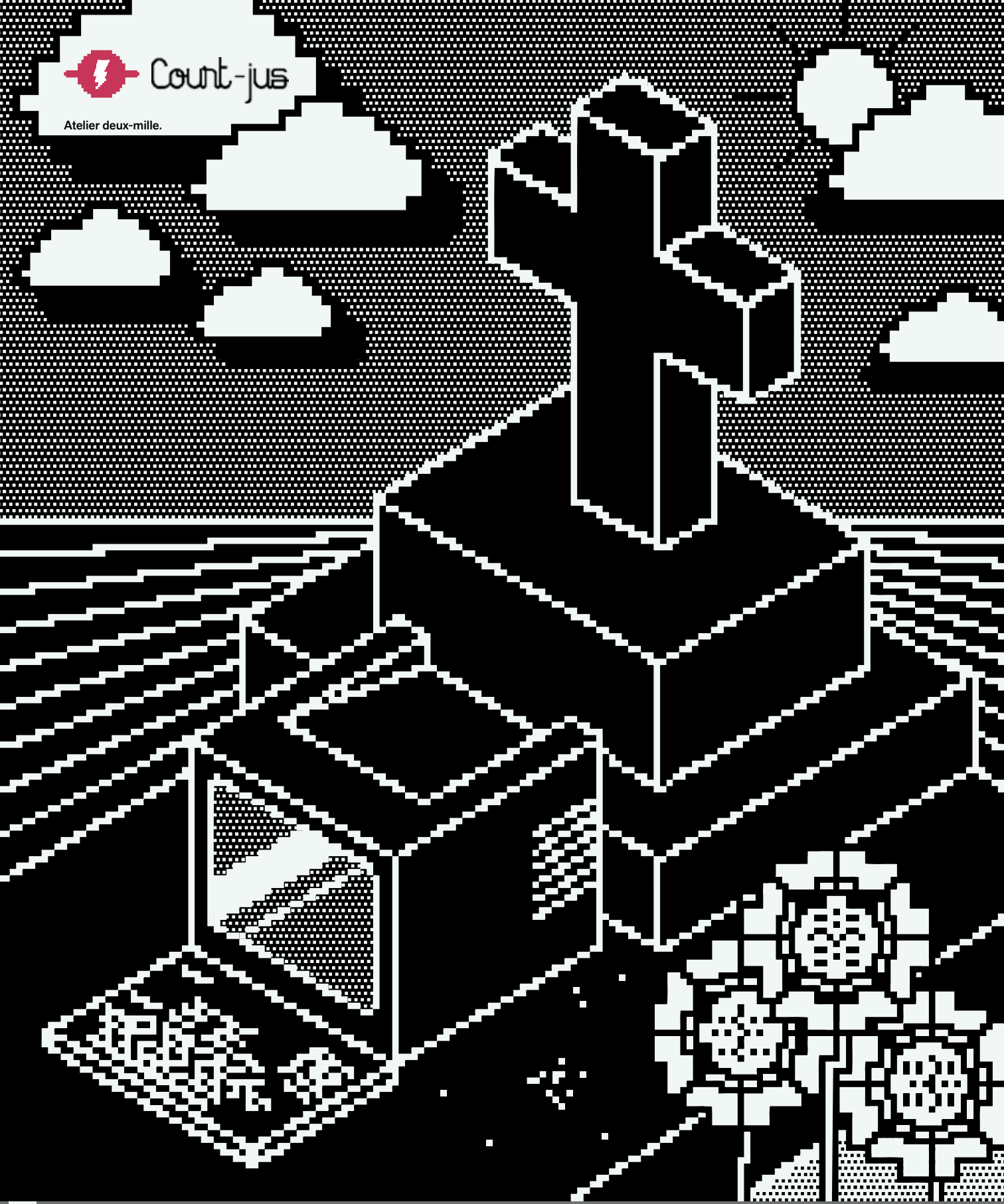
Coquille. Union. Laser.

Le danger vient rarement de là où on l'attend et malheureusement, mon invisibilité n'est que relative.

Une main sur mon épaule. Je suis pris. Je me retourne lentement. A.L.F se tient derrière moi et me lance en souriant : « Cool ! T'as pris un pack !»

Alexandre, Lionel et Fabrice sont les premiers membres du Tétalab que j'ai eu la chance de rencontrer. Je les ai vus au boulot. Je vous garantis que c'est un trio d'extraterrestres. Ils m'ont initié à la philosophie développée par les hackerspace et j'avoue avoir pris un choc électronique. Le vrai pouvoir du Tétalab, c'est d'élargir le champ des possibles. Et ça c'est pas rien...

FCR



. . . . . M I N I T E L +

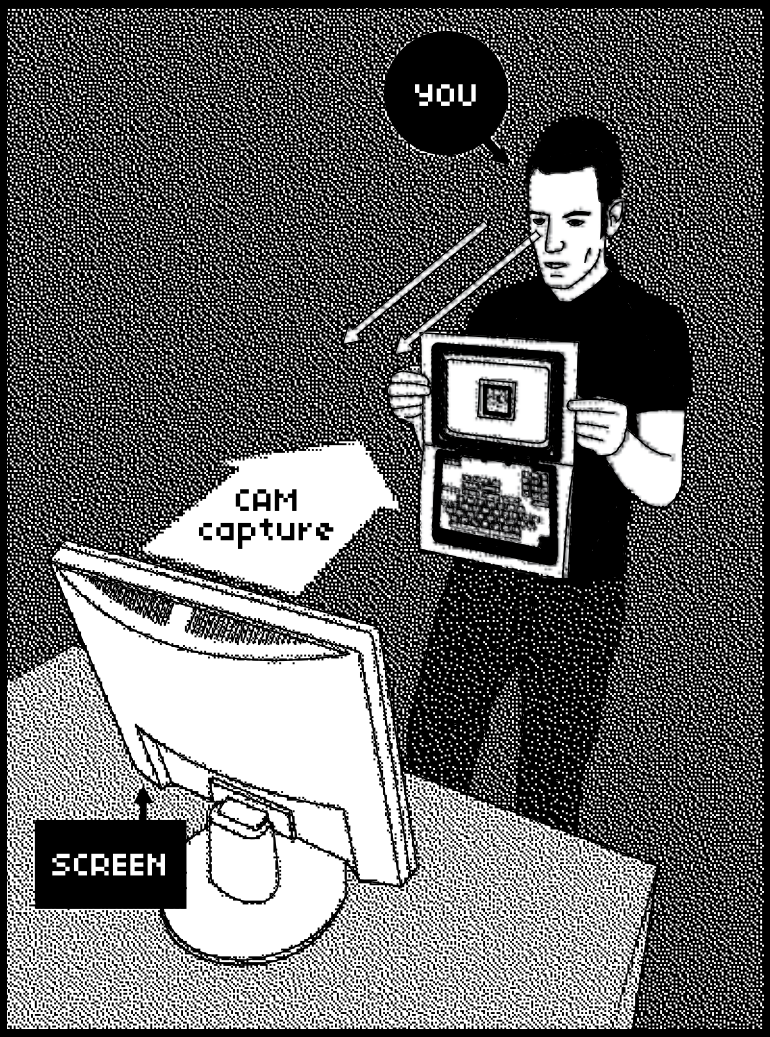
. . . . . le futur est ton cimetière →

1980 ∽ 2012

Repose
en paix.

CONNEXION
FIN
REPETITION
GUIDE
SOMMAIRE
LOUPE
ANNULATION
CORRECTION
RETOUR
SUITE
ENVOI
1 2 3
4 5 6
7 8 9
* 0 #
, . ' ; - : ?
A B C D E F G H I J
K L M N O P Q R S
T U V W X Y Z
Espace
atelier
deux-
mille.

AUGMENTED REALITY instructions _



Get a FREE DOWNLOAD :

deux-mille.tetalab.org

Les belles histoires (de l'art) de l'onc' Ramon

Christian Marclay. *One Hundred Turntables*, Tokyo, 1991. Avec Jazzy Joyce et Yoshide Otomo. © Photo : N. Hall

L'art numérique

Il est toujours un peu délicat de classifier telle ou telle forme d'expression artistique dans une seule catégorie, repérable essentiellement par les procédés techniques ou les « sujets » que partagent plusieurs artistes, quelles que soient cependant les images qu'ils donnent ainsi à voir. On sait qu'une telle querelle des « genres » avait débouché sur une sorte de non-lieu post-académique, lorsqu'avoir à « ranger » les œuvres selon leurs statuts de « portraits », de « natures mortes » ou autres « vues d'ateliers », s'était avéré une erreur de nomenclature. Les successions de « sous-groupes » qui ont vu l'art moderne se départager en cubisme, expressionnisme, dadaïsme et autant de surréalisme que d'art cinétique, n'ont pas tenu longtemps face aux avant-gardes qui ont égrainé le minimal, le conceptuel, la performance, le *land art* et tutti… L'avantage de telles revendications reste d'avoir à chaque fois généré des prises de positions, des manifestes, qui clamaient haut et fort leur « vérité » face aux errements ou aux caducités de leurs aînés. Avec le post-moderne, la chose s'est sacrément compliquée, il faut l'avouer, et même la mondialisation n'a, en l'état, que pu ajouter de belles tranches de social et de singularité dans une production chaque jour plus diffuse, plus éclectique et hétérogène, plus indéchiffrable ou inclassable. Alors l'art numérique existe-t-il, et si oui, qu'est-ce qui le distinguerait des autres pratiques ? À en croire Edmond Couchot et Norbert Hillaire, signataires de l'ouvrage *L'Art numérique*[1], c'est bien son caractère technologique et sa « spécificité de programmaticité et non d'immatérialité ».

Autrement dit, cet art est évidemment intrinsèquement lié aux innovations qu'ont apportées les inventions des logiciels et leur capacité de « contamination » et de « simulation », qui se traduisent par un vaste champ « de duplications, de réplications

et de reproductions ». Posé comme tel, cela paraît en effet indéniable et indiscutable, mais dans le même temps soulève également la crainte de voir cette qualification se réduire à la portion congrue d'une technicité réductrice, sinon, pire, d'une spécialisation abusive. Dans leur ouvrage, Couchot et Hillaire sont bien conscients de ce danger et s'essaient à l'éviter en énumérant les potentialités que le « numérique », comme « générique », peut englober, soit les images animées, les opérations interactives, les transmutations scénographiques, sans omettre bien entendu les propositions d'images fixes/tableaux qui se construisent selon l'application via ordinateur d'images retravaillées. Le seul « liant », si l'on peut le nommer ainsi, semblant être ce fameux pixel, dont les qualités baladeuses et les capacités de transformation sont pléthore. Lorsqu'ils esquissent un historique de la situation, ils rappellent qu'à ses débuts une telle activité a été qualifiée d' « art à l'ordinateur » (*sic*), en référence au « *computer art* » anglo-saxon, d' « art informatique », de « *cyber art* », d' « art virtuel ou en réseau », et j'en passe. Une énumération assez exacte et complète des tentatives énoncées pour désigner de telles activités, mais qui achoppe paradoxalement dans une confidentialité hyper spécialisée dès lors qu'il s'agit d'en nommer les impétrants. Peu sont ceux, je pense, qui connaissent Michael Noll, Hervé Huitric, Monique Nahas, Charles Csuri ou Leslie Mezei. Nous sommes davantage à savoir qui ont été Manfred Mohr, Vera Molnar ou Jeremy Gardiner, encore que la portion reste congrue. Il en va de même pour le chapitre suivant sur « l'image animée », sinon à convoquer des cinéastes et essentiellement Steven Spielberg, et il faudra attendre de se pencher sur l'actualité pour voir enfin évoqués des noms comme Catherine Ikam, Miguel Chevalier, Maurice Benayoun voire Jeffrey Shaw. Mais la démonstration se mord un peu la queue technologique à s'évertuer à enregistrer les prouesses du CD-Rom, de la 3D et des micro-ordinateurs. À ce jeu, le salut du « numérique » passe et ressasse les virtuosités de la science et de l'ingénierie, mais le cantonne se faisant au magasin des accessoires. Il faudra attendre que s'instaure la virtualité des réseaux, de l'interactivité, du jeu ou de l'échange(isme), pour que s'ouvrent les vannes d'une utilisation des numériques (au pluriel !) et que soient confortées leurs potentialités comme « moyens » – littéralement comme « média » en ce cas !! –, adaptable par tous selon les besoins ou les circonstances. C'est alors que des artistes tels que Nam June Paik, Gary Hill, Dan Graham, Ann Hamilton, Christian Marday, mais aussi Pierrick Sorin, Philippe Parreno, Xavier Veilhan et j'en passe…, pourront, si de besoin, s'appuyer sur telle ou telle feinte de l'image (re)composée [2].

C'est sans doute cette faculté de reproduction et de duplication qui peut le mieux définir la « révolution numérique », un phénomène qui ne cesse de s'intensifier avec le Web. Pour vérification, j'ai lu avec un plaisir non dissimulé un article sur l'exposition *Collect the WWWorld*, qui se tient actuellement à la Maison des Arts Électroniques de Bâle, et qui consiste à « archiver, manipuler et réutiliser d'énormes quantités de matériel visuel produit par la culture populaire et la publicité », comme l'affiche son concepteur, Domenico Quaranta. Le résultat, sans trop de surprises, est proche de la gerbe, mais pose pertinemment la question de l'obsolescence du *copyright*, de l'original et de la copie. Comme le constate également la rédactrice de l'article, elle démontre combien « ce flux de jargons, de néologismes, de clichés… sert comme un langage (qui) évoque une poésie contemporaine, compréhensible par les seuls natifs numériques »[3].

Nam June Paik. *Cargo Cult*, création pour les Magiciens de la terre, 1989 Paris
© Photo : J.-P.F.

C'est au fond cette dimension qui est la plus captivante lorsque l'on essaie de donner un sens ou une spécificité à l'art numérique : sa démocratisation. La révolution cybernétique à laquelle ont pu rêver les chercheurs informaticiens se voit en quelque sorte accomplie dans la mesure où tout un chacun peut prétendre à utiliser des données ou des informations qui ne sont plus « protégées ». Au-delà, elle confirme l'instauration d'une prolifération, d'une extension incessante de l'image perçue à laquelle aspiraient les Nam June Paik, Joseph Beuys et autres Bruce Nauman. La vidéographie, pionnière en quelque sorte du numérique, est restée invalide tant que sa dilatation n'a pas pu être augmentée par le *zapping* – ou tout au moins par sa métaphore –, consistant à nous « inviter » à terminer l'accomplissement de la proposition de l'artiste selon notre propre choix. Qu'il se soit agi de s'y « promener » comme nous le proposait magistralement Paik avec son *TV Garden*, ou de relier mentalement et visuellement proche de l'installation comme Nauman et son *Violent Incident*, ou bien de courir plus vite que la projection simultanée de plusieurs moniteurs posés aux angles de son sublime *Yellow Room*, il ne tenait qu'à nous de s'y prêter, sans exclure cependant la part de « jeu » que nous nous autorisions à y ajouter. C'est bien de ce « je/jeu » qu'il s'agit avec le numérique, des déplacements et des distorsions qu'il nous sied d'ajouter ou d'abstraire *ad lib*. Et nous sommes nombreux à s'y adonner avec le malin plaisir que l'on a à triturer un hochet inassouvi. Ensuite, on peut comptabiliser les malices, les échecs, les dégâts ou les réussites, mais c'est une autre histoire qui ne peut se limiter à la reconnaissance impunie que conférerait la pratique d'un art numérique *per se*, se résumant aux prouesses technologiques qu'il dispense.

RTB

[1] Edmond Couchot et Norbert Hillaire, *L'Art numérique, comment la technologie vient au monde de l'art*, éd. Flammarion, Paris, 2003
[2] Je cite là les noms d'artistes convoqués prioritairement dans l'ouvrage en question
[3] Marie Lechner, *Art numérique, la récupe est pleine*, pp. 24/25, *Libération*, 18 avril 2012

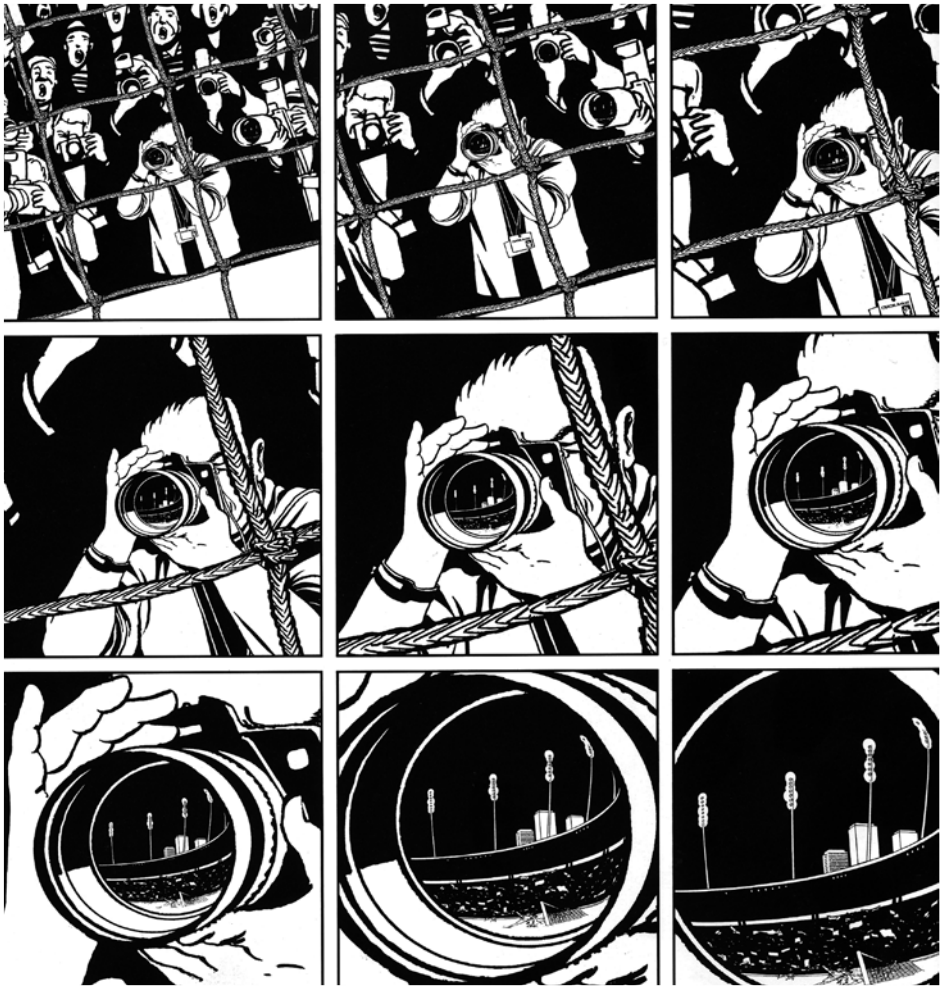
Ci-dessus : **Bruce Nauman.** *Perfect Balance*, 1989
© Photo : Detlev Bonn
Ci-contre : **Pierrick Sorin.** *Titre variable n°2, Théâtre optique*, 1999
© Pierrick Sorin

Écrire l'histoire de la bande dessinée numérique

Après deux ans d'observation attentive des évolutions de la bande dessinée numérique sur mon blog Phylacterium[1], le moment était venu d'en rédiger une synthèse qui serve de première pierre à l'édifice encore à bâtir de l'histoire de la bande dessinée numérique.

Le récent appel à contribution pour *Comicalités*[2] (revue interdisciplinaire qui vise à interroger la bande dessinée en tant qu'objet culturel) lancé par Julien Falgas et Anthony Rageul en est un excellent moyen. À partir du dimanche 29 avril, et à raison d'un épisode toutes les deux semaines, la revue en ligne *Neuvième art 2.0* hébergée sur le site de la Cité de la bande dessinée va diffuser une *Histoire de la bande dessinée numérique*[3] en cinq épisodes. Un panorama qui commence aux premières tentatives de bande dessinée sur CD-Rom au milieu des années 1990, jusqu'à la période de constitution d'un marché éditorial que nous vivons actuellement, en passant par le phénomène des blogs bd en 2005. L'axe problématique principal que j'ai choisi pour analyser les œuvres et les évolutions en cours est celui des relations entre la bande dessinée numérique et son aînée papier, axe pertinent dans le contexte d'une période de transition et de cohabitation.

L'objectif de ce panorama historique est double. D'une part, il s'agit de mettre à la disposition d'un public varié (auteurs, chercheurs, journalistes, bibliothécaires, éditeurs, amateurs…) des données exhaustives sur la chronologie de la bande dessinée numérique (utilement mise en image par Julien Falgas dans une exposition virtuelle sur Facebook[4]) et les directions les plus évidentes de son évolution ; des repères pour toute personne s'intéressant, personnellement ou professionnellement, à la bande dessinée numérique et voulant vérifier tel ou tel fait, telle ou telle donnée, telle ou telle date. Je fais la synthèse de nombreuses études menées depuis le début des années 2000, rassemblant en un seul endroit des données éparpillées sur Internet et dans les bibliothèques. L'utilité d'un texte de référence me semble d'autant plus évidente que les confusions sont grandes, en particulier à l'heure où le devant de la scène est parfois occupé par des faiseurs de bande dessinée numérisée, et non par une bande dessinée numérique de création qui existe pourtant depuis plus de dix ans. Je souhaite également rétablir quelques exactitudes et éviter les imprécisions qui confondent bande dessinée en ligne et bande dessinée numérique, qui ne voient que la bande dessinée numérisée,



Marc-Antoine Mathieu. *3 Secondes*, éd. Delcourt, 2011

qui pensent que la bande dessinée numérique est née avec les blogs BD, ou qui limitent la bande dessinée numérique à un espace de création amateur, gratuit et expérimental. De nombreuses structures sont apparues, certaines ont disparu, mais le paysage qui se dessine entre 1996 et 2012 est bien plus varié qu'on ne pourrait le croire. La méthode historique me permet de livrer un travail qui ne se limite pas à un émerveillement béat face à l'avenir de la bande dessinée, mais qui analyse concrètement les œuvres, les auteurs et les structures de production, et met au jour le véritable degré d'autonomie de la bande dessinée numérique par rapport à la bande dessinée papier.

D'autre part, le second objectif, à mes yeux plus important que le premier, est d'encourager les réflexions historiques sur la bande dessinée numérique, d'où qu'elles viennent : journalistes, critiques, étudiants, chercheurs sont invités à prendre mon relais (certains ont déjà commencé), par exemple en répondant à l'appel à communication cité plus haut. Ces réflexions sont indispensables, du fait que beaucoup d' œuvres sont en train de disparaître dans les limbes d'Internet (Foolstrip, Noomz, les premiers blogs bd sur 20six), et que Internet Archive[5] a été pour moi un allié de poids. Tant que cela est possible, il faut garder un témoignage de ce qu'était la bande dessinée numérique à ses débuts faute de pouvoir le faire dans dix ans. *Mon Histoire de la bande dessinée numérique* se veut certes un texte de référence, mais il ne suffit pas : il faut poursuivre la réflexion sur de nombreux points encore en suspens que mes limites méthodologiques m'ont empêché de creuser. Il y aurait encore beaucoup à dire du phénomène des blogs bd pour évaluer son impact global sur la bande dessinée. Les œuvres des premiers temps mériteraient un examen plus approfondi que je ne le fais, car leur degré d'innovation est souvent exceptionnel et pourrait servir d'exemple aux créateurs à venir. L'analyse économique des structures de diffusion est un travail de longue haleine qui ne peut se résumer à un balancement entre le gratuit et le payant. Parce que ce n'est qu'un manuel introductif, mon texte se limite à l'exposition de grands axes de réflexion et appelle à d'autres analyses plus détaillées, potentiellement contradictoires. Il est destiné à être complété, discuté, critiqué, amendé, et toutes remarques et critiques constructives sont les bienvenues, qu'elles prennent la forme d'un mail à l'auteur (mrpetch@orange.fr), de la publication d'un autre texte, ou de commentaires sur le blog *Phylacterium*, sur lequel je tiendrais dans les semaines à venir un *making of* à épisodes pour expliquer certains choix et ouvrir encore d'autres pistes. Je ne prétends ni à l'exactitude absolue, ni à l'objectivité idéale. Enfin, il m'est impensable de ne pas remercier les quelques personnes qui m'ont aidé, à des degrés divers, dans la réalisation de ce travail : Gilles Ciment, Julien Falgas, Phiip, Jean-Paul Jennequin, Anthony Rageul, Fred Boot, Benoît Berthou, Antoine Torrens et Jacques Sauteron.

Mon principal espoir en proposant ce texte en pâture aux internautes est que, dans quelques années, la connaissance sur l'histoire de la bande dessinée numérique ait si bien avancée qu'il paraisse terriblement obsolète !

Julien Baudry

[1] www.phylacterium.fr
[2] comicalites.revues.org
[3] neuviemeart.citebd.org/spip.php?rubrique72
[4] www.facebook.com/bd.numerique
[5] archive.org
[6] carnetsbd.hypotheses.org

Texte également publié sur le site *Les carnets de la bande dessinée*[6] qui ont vocation de permettre à des chercheurs issus de tous les horizons de s'exprimer et de s'informer. Ils entendent servir l'exploration des conditions d'existence et d'exercice du « neuvième art ».

Catégorie4
Environnement Sonore

Cat4. Session d'Ecoute à Croix Baragnon Espace III, mai 2012
© Photo : Xavier Girardot

« Tous les hommes […] *écoutaient nonchalamment, sans y prêter grande attention, un mauvais phonographe, aux accents métalliques. Du pavillon sonore sortaient des paroles qui serrèrent le cœur de Bert d'une angoisse nostalgique* […]. »

H.G. Wells, *La guerre dans les airs,* 1908

Écoutez, tendez l'oreille, quelque chose est en train d'éclore. Sortez et écoutez. Des sons, des bruits qui, si vous vous donnez la peine de vous détacher de vos pensées, et encore celle de vous concentrer sur eux, et seulement eux, vont tous résonner comme votre petite musique quotidienne. Vous marchez en ville et vous enclenchez cette captation – « ON ». Il y a bien ce joueur d'accordéon qui en temps normal vous les brise menuet. Passez votre oreille autant que votre chemin. Focalisez-vous sur le reste, ce à quoi l'on ne prête pas forcément attention.
Ne regardez plus, ne parlez plus, écoutez. Tel un hybride cronenberguien, vous percevez au plus loin le bruit répété d'une petite cuillère dans une tasse à café, alors qu'une bribe de conversation entre deux femmes vient se poser entre ce tintement et le son, plus proche, d'une boucle en fer (un sac de femme peut-être, vous ne savez pas, vous ne vous servez pas des images) qui vient cogner contre un poteau du mobilier urbain. Vous écoutez et vous revenez à quelque chose de primitif ; vous découvrez, vous jouez avec votre acuité auditive ; et ces sons vont s'amplifier, venir vous raconter quelque chose d'inédit. C'est tout à fait comme si vous étiez instinctivement créateur sonore. Ces bruits si familiers, peut-être ordinairement laids lorsqu'il s'agit de seulement entendre, sont votre matière et s'ordonnent selon un imaginaire qui vous est propre. Fin de l'expérience : « OFF ».

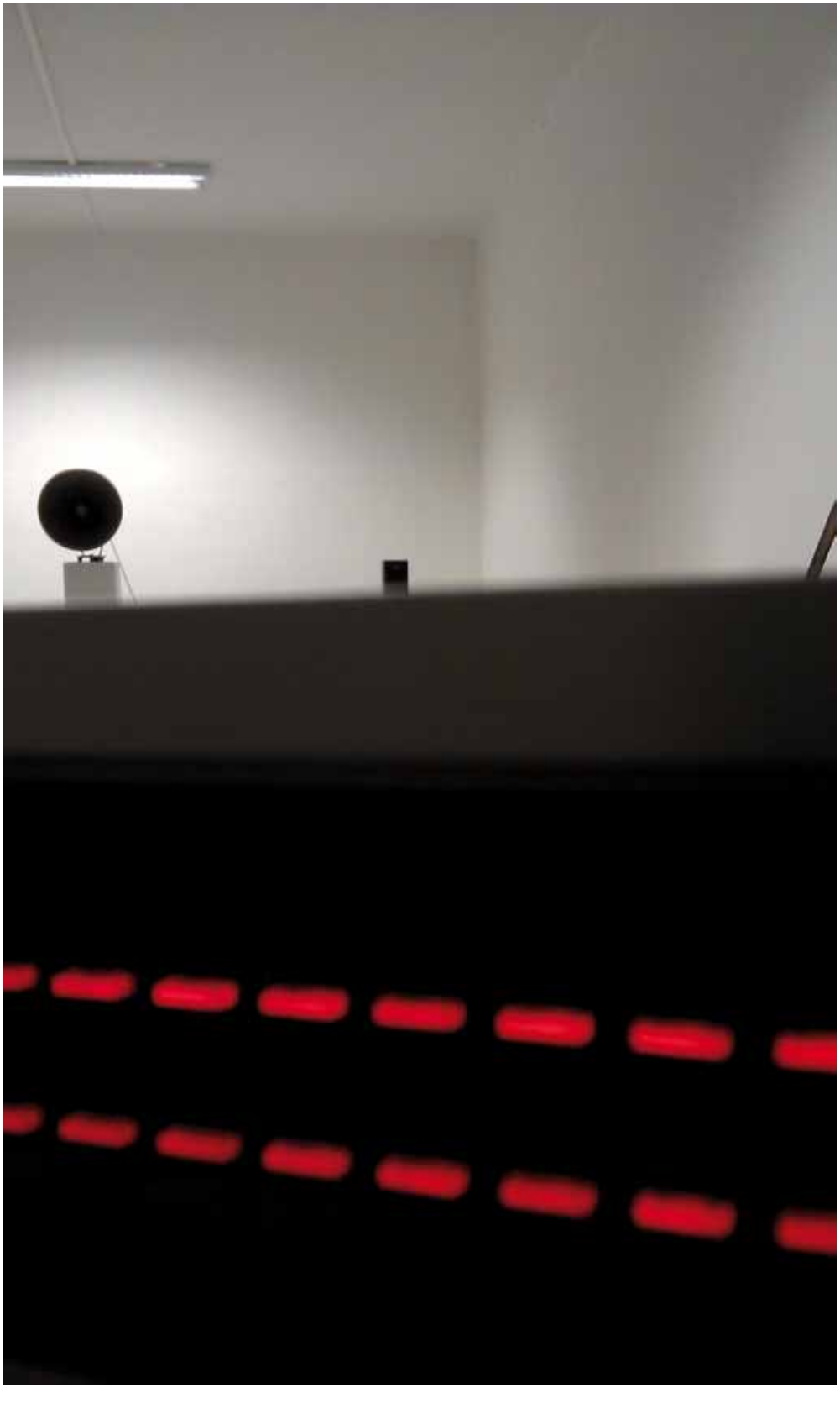
Vous vous dîtes, maintenant, « De quoi je me mêle ? », que vous comptez bien marcher – justement – comme vous l'entendez ? Je vous saurais gré de ne surtout pas vous retenir.
Alors, à mon tour, je vous répondrais que c'est ainsi que je m'amuse parfois à vivre, ainsi que je me mêle au monde, ainsi que je peux parfois me montrer très volontaire et assez prosélyte – de temps en temps – quand il s'agit de poétique. Vous rétorqueriez « Mais chacun la sienne » et les sons seront bien gardés ! Voilà presque le cœur de mon propos. Une forme poétique, une certaine poésie – celle de la création sonore et radiophonique – qui sort de l'intimité : elle devient accessible, elle est déambulatoire, elle se pose dans l'espace collectif et s'offre à un public. Ainsi telle que l'a imaginé et voulu la toute jeune « Catégorie 4 ».

Originellement, *Catégorie 4* est le nom donné à un événement radiophonique pensé par Christophe Giffard et programmé en mai 2011 sur Campusfm Toulouse. Durant une semaine, depuis les studios toulousains, créations sonores et radiophoniques ont pu traverser les ondes hertziennes à des heures de grande écoute alors que, considérées habituellement comme inclassables ou de format peu confortable, elles étaient rendues plus discrètes. L'événement fut superbe : pour l'auditeur amateur du genre, cela revenait à vivre tel un enfant gourmand oublié toute une nuit entre les murs de la confiserie de ses rêves. Pour les autres, ce fut l'occasion de nouvelles découvertes : paysages sonores, pièces radiophoniques, *Hörspiel*, fictions, interviews d'artistes, *cut up*, collages sonores et autres ovnis acousmatiques régalaient nos oreilles.

Après cette première expérience, Christophe Giffard eut envie d'externaliser l'événement, d'en faire un rendez-vous régulier et pérenne, mais surtout public. Ainsi, moins d'une année après la naissance de *Catégorie 4*, la première session d'écoute, organisée avec le soutien de l'association La Petite, toujours attachée à défendre les expressions novatrices, eut lieu en mars dernier dans une galerie d'art du centre ville, Lieu-Commun. La création radiophonique sortait ainsi de l'intimité d'un salon, de l'habitacle d'une automobile, de tous ces lieux très personnels où habituellement nous écoutons la radio. Et quoi de plus opportun pour une sortie de l'antre qu'une immersion dans un environnement sonore composé de créations autour de « la ville », la ville réinterprétée quatre fois ?

Face à nous, assis en demi-cercle, attentifs, un remarquable Pavillon. Pile au centre. Nous le regardons, nous l'écoutons. Départ pour Londres, cette ville telle que captée et interprétée d'abord par Anton Mobin (une courte pièce composée entre autre d'une captation d'une partie de tennis entre personnes âgées – *Music & Tradition* (extrait de *LONDON – a field memory*, Anton Mobin, 2009-10), puis par Tom Hatcher, qui avec *Anton, London & Boom Boom Boris* répondait de manière espiègle à ce que nous venions d'entendre. À la suite de ce *smatch so smart*, nous étions invités par l'artiste plasticienne Claire Sauvaget, à effectuer une traversée poético-sonore à travers une ville plus familière, pour, enfin, être à nouveau entraînés vers des terres plus abstraites et musicales avec les paysages urbains proposés par notre hôte, Christophe Giffard. Une programmation cohérente, minutieuse, dans laquelle les notes de fraîcheur se disputaient aux plages plus sombres incitant assurément à un départ introspectif. Conquise, je souhaitais parler de cette expérience d'auditrice avec son créateur. >

Cat4
Installation Pavillon Public Adress
(Merci Mourad Maalaoui - Déchets d'Œuvres)



Il me proposa encore mieux : il allait inviter à cette discussion Tom Hatcher. Nous nous sommes ainsi retrouvés peu de temps après cette soirée. La parole fut dense. Les deux garçons ont des parcours assez différents, une approche du processus créatif propre, et une filiation bien personnelle, l'un avouant s'être intéressé à la démarche du « tailleur de son » Yann Parathoën, l'autre se sentant plus proche de Luc Ferrari, cependant que des accointances certaines dans leur réflexion sur la radio-média, et un souci d'expérimenter la place de la création sonore et radiophonique dans l'espace collectif et/ou architectural, les fait presque parler d'une seule voix.

De son processus créatif, cherchant à donner à écouter ce qu'il aimerait entendre, avec un goût prononcé pour tout ce que la captation offre en « fissures », jusqu'au moindre silence, Giffard dit avoir développé une obsession pour la matière sonore, son traitement, ses résonances dans un lieu donné. Voulant se réapproprier un environnement fait de sons, lui opposer ses propres réactions, le replacer, le décliner, il le confronte aussi à d'autres pratiques, à d'autres univers, pour chercher ainsi à obtenir une re-création de lieux, une mise en scène de paysages sonores modifiés. Jouant encore avec les sonorités, Cat4 (*sic*) Giffard parle presque d'échappée tout-terrain ultra mobile.

Hatcher, pour sa part, expérimente les associations sonores en recherchant constamment le court-circuit entre deux idées/deux sons qui n'étaient pas destinés à se rencontrer. Partant de connexions d'éléments placés sur une échelle d'abstraction lui permettant de jouer autour du va-et-vient perpétuel entre le précis et le flou, dans un processus continuel de nouvelles révélations, le résultat de sa recherche doit passer par la référentialité. Ne voulant pas leur attribuer un statut de simple matériau, ne parlant pas de *cut* mais de suture pour le montage, il cherche à attiser les références propres aux sons pour les retourner, et par cette manipulation, créer une nouvelle circulation, de nouveaux liens, changer les niveaux de lecture. Les sons faisant sens, le jeune auteur propose d'emprunter certains outils à la sémiologie, de regarder du côté de la théorie pour permettre aux opinions de se forger, et nourrir tous les aspects d'une culture sonore. Poussant plus loin, il propose la stimulante idée d'une per-auditive. Comme il existe une perspective, ce à travers quoi nous regardons, la per-auditive nous place dans une (nouvelle) posture d'écoute consciente d'elle-même, qui devrait nous faire nous demander « Si je suis ici, qu'est-ce que le son ? ».

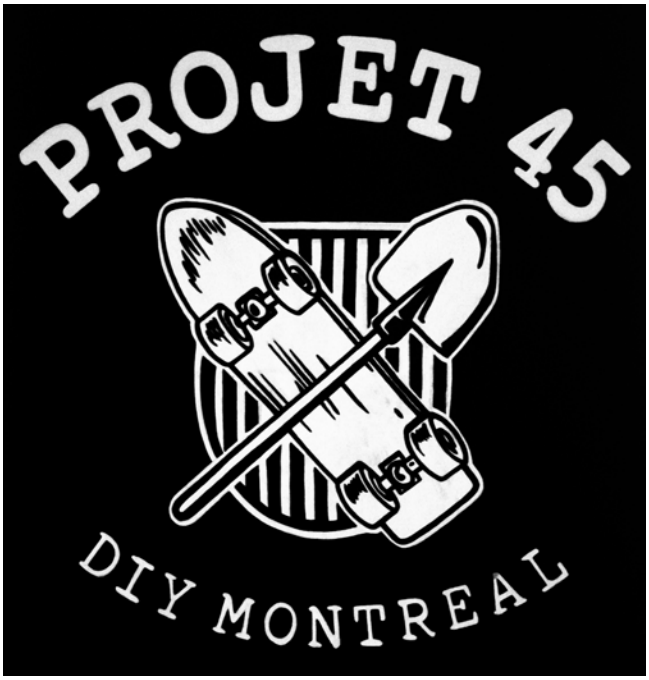
Cette question, qui pourrait, entre ces lignes, englober tout le reste, me fait croire que c'est elle qui réunit mes deux interlocuteurs. Tout comme leur entente sur la présence du Pavillon face à nous, ceux qui étaient venus écouter. Placé au centre de l'espace de diffusion, associé à « un système amplifié classique composé de deux satellites et d'un caisson de basse, le pavillon » n'intervenait « que par intermittence créant ainsi un mono bien centré et un médium croustillant. Cette source utilisée pour la diffusion sonore dans des espaces tels que la rue ou les gares » répondait également à une volonté de questionner la place de la création sonore et radiophonique dans l'espace collectif et public. Au-delà de prévisions esthétiques et d'impératifs techniques ajoutés à un désir de jouer avec les spécificités acoustiques du lieu, Christophe Giffard et Tom Hatcher posent la question de la place du son dans une galerie d'art contemporain, quand il ne s'agit pas de *sound art*, de sculptures sonores ou de propositions telles que la performance ou la vidéo.

Le Pavillon, point focal d'un auditorium, appréhendé par Tom Hatcher comme une parodie « positive » d'auditorium, parodie parce que l'espace offert par une galerie, en temps normal, ne s'y prête pas, serait alors presque le pourquoi de l'événement, entraînant dans son sillage l'idée de la place de l'écoute dans nos sociétés, puis celle de la place de la culture. De leur propre aveu, tout se complique ici, parce qu'ils ont conscience qu'une attente du public (de galerie ? de mélomane ? d'ultra-amateurs de créations radiophoniques ?) existe. Sur ce dernier point, il est à parier que les deux comparses auront, très prochainement, tout à loisir de dénouer la complexité de (toutes) ces questions, puisque de nouvelles sessions d'écoute sont programmées à l'Espace Croix-Baragnon, suivies d'un nouveau rendez-vous, au début de l'été, à Lieu-Commun, et enfin, en juillet-août, dans l'espace atypique du Petit Bain, scène flottante d'une péniche parisienne. Autant d'occasions de trouver des réponses, à moins que ces nouvelles rencontres n'ajoutent des questions au questionnement. Je ne saurais, pour ma part, m'en plaindre, tant cet échange fut stimulant, réveillant de nouvelles envies et autres plans sur la comète : penser le son, explorer les possibilités offertes par le bruit, prévoir les voix/voies naturelles comme autant de notes pour de futures partitions de non musique, imaginer de futurs travelling aveugles, insérer des plans américains parlés, et rêver à de futures (des milliers, sans exagérer) histoires recréées à la seule force du *recording*.

Régine Phéros

Skate or DIY

Exposition *Collectif 45, Do It Yourself Montréal*



Retour sur l'exposition qui se tenait du 5 au 28 avril 2012 à la Galerie *Underpressure* (180 Sainte Catherine Est, Montréal)

Ceux d'entre vous qui ont l'habitude d'arpenter une métropole sur un plateau gripé savent que certains passants auront vite fait de les prendre en grippe.

Mais le bruit qui dérange est aussi celui qui rassemble, ainsi le skateur solitaire finit souvent sa session en meute. Je passerai ici sur l'impondérable topo de la mutilation d'un mobilier urbain qui sait se défendre, croyez-moi !

À Montréal, la meute en question porte le nom de projet 45, DIY Montréal. Organisée en association de bénévoles, elle œuvre -entre deux pointes de pizza, une poutine extra large pour les plus énervés, et une tremblay* bien "cold"- à la construction d'un skatepark extérieur digne de ce nom et accessible à tous.

FLTM[1]! Une belle initiative collective qui, très rapidement, induit une nécessité prenant des allures de slogan : « Lève des fonds pour du béton ! ».

Dans leur quête de l'or gris, nos amis multiplient donc les initiatives originales pour amasser des "caillasses". La dernière en date est à l'initiative de Sonia Khenfech qui voit là l'occasion rêvée de concrétiser un projet d'exposition révélant les affinités entre arts plastiques et *skateboard* .

In Memory of Wasteland, R.I.P., 2011 © Photo : Dan Mathieu

Vernissage © Photo : Julien Deniau

Greg Ogden. *Hausmann skateboards,* peinture sous pression sur skateboards.

Thomas Deudé. *Esprit urbain,* acrylique sur toile, 100 x 100 cm, 2012

The Wallride of Fame. Rider : Yan Tremblay

Un vrai défi pour cette toulousaine fraîchement débarquée sur l'archipel d'*Hochelaga*, mais relevé haut-la-main puisque l'événement, réunissant une vingtaine d'artistes internationaux, a eu un succès retentissant aussi bien du côté des *aficionados* du *truck* en alu que de celui des adeptes du fil à plomb !
Les premiers volant régulièrement la vedette aux œuvres elles-même, puisqu'ils pouvaient affuter leurs *tricks* devant pléthore sur un *wallride* monté pour l'occasion au sein même de la galerie. Les seconds évitant l'attroupement (et la poussière) pour mieux apprécier l'hétéroclisme des pièces proposées : sculptures, peintures, dessins, photos, vidéos, installations...

Vous l'aurez aisément compris, je ne regrette pas le moment où, prenant mes "clics et mes clacs", je me suis retrouvé en transit aérien sur air transat dans ce siège à angle aigu, direction Pierre-Eliott Trudeau. Cette manifestation valait amplement le déplacement et l'on pourrait résumer cet intermède canadien en une courte mais emblématique tirade : *« Côlice de tabarnak, c'était sick men ! »*

NYD

Les artistes du Collectif 45 :
Alban Bachand, Babas Levrai, Dan Mathieu, Éric Lebeau, François Frenchie Dupré, Greg Ogden, Hugues Lauzier, Joël Marleau, J-F Taillon, Jonathan Michaud-Levesque, Julien Rocchisani, Martin Reis, Michel Poulin, Nic Stanek, Olivier Couture, Oliviero Fontana, Phil D'aoust, Sébastien Dionne, Sebastien Petit, Sonia Khenfech, Yan Tremblay

Les artistes, soutien du Projet 45 :
Gershon Mosley (USA), Thomas Deudé (France), Julien Deniau (Espagne), Nils Inne (France), Pontus Alv (Suède), Tilt (France), Fabien Guiraud (France)

[1] Traduction québecquoise de *DIY* : Fais-le toi-même

Nouvelle pour enfants dépressifs & alcooliques

Le soir de ses cinquante-six ans, Eugène Henri décida de mettre les bouts. Il lui restait quatre amis en bonne santé (nous étions en 1974) et la plupart lui couraient sur le haricot. Le premier racontait sans cesse les mêmes vieilles histoires – principalement des anecdotes sur l'Indochine –, le deuxième l'y encourageait, et le troisième ne pouvait plus boire une seule gorgée de whisky sans glouglouter. Le quatrième était le seul à avoir grâce aux yeux d'Eugène Henri étant donné qu'il avait la décence de s'endormir avant 20h.

Tandis que ses amis fêtaient son anniversaire dans le salon, Eugène Henri tassa à coups de poing les chemises froissées, les shorts en coton, et les chaussettes de tennis (il était ce genre d'homme là) dans une petite valise à l'étage. Une vengeance teintée d'ennui lui infectait le cerveau. Il y avait une justice dans la vieillesse : la mémoire s'effritait pour éviter le souvenir douloureux d'une jeunesse confortable sans arthrose, ni lumbago.
Mais il y avait une chose qu'Eugène Henri ne risquait pas d'oublier : les contes des frères Grimm. Ça, et sa planque de piquette.

Il décrocha la plinthe derrière sa table de chevet, jeta un œil en direction du trou, puis se gratta les roubignolles. Le bougre n'avait pas touché une goutte d'alcool depuis ses treize ans. Sa méthode d'abstinence consistait à toujours garder une bouteille de mauvais vin à portée de main, pour deux raisons : 1 - si l'envie le tiraillait un jour férié, il n'aurait pas à tomber encore plus bas pour s'enfiler quelques verres de pif, 2 - le goût âpre éviterait au moins de rendre la chose agréable. Eugène Henri réfléchit encore un peu, puis en vint à la conclusion qu'il devait poursuivre sa stratégie où qu'il aille. Il glissa la main dans la fente, et en sortit une bouteille poussiéreuse. C'est alors qu'il vit qu'il s'agissait en réalité d'un très bon cru. Sur l'étiquette, il reconnut l'écriture de son ex-femme : « pour les coups durs, mon salaud ». La garce pensait sûrement que leur divorce le pousserait à replonger. Il y vit un bon moyen de la contredire.

Né d'un père viticulteur et d'une mère institutrice, Eugène Henri ne pouvait échapper à ce qui l'attendait. Il apprit à lire très tôt. Les voisins le surnommaient « le pépé » car il passait son temps libre sous un grand chapeau de paille, sur un siège en toile, à lire le journal ou un livre de la bibliothèque familiale, au fond du jardin. Ses parents, à la fois fiers et agacés de devoir combler son insatiabilité littéraire, scellèrent alors son destin en lui offrant les contes des frères Grimm. Reliées par une épaisse couverture en cuir bordeaux et agrémentées d'un marque-page tissé de fil doré, les pages finirent écornées et à moitié arrachées à force de manipulations intensives. Le garçon ne vivait plus que pour ces contes, lisant jour et nuit. A peine était-il arrivé à la dernière ligne qu'il reprenait le livre dès le début. Il économisa pour s'acheter d'autres ouvrages, jusqu'à ce qu'il ait lu l'intégralité de l'œuvre des frangins allemands.

C'est à ce moment-là
que les choses se sont corsées.

Lorsqu'Eugène Henri réalisa qu'il avait épuisé toutes les histoires de ses auteurs favoris, sa frustration dépassa tout ce que l'on pouvait voir chez un gamin de son âge. Il ne devint pas capricieux, ni colérique. Il ne devint pas plus taciturne qu'à son habitude, ni même désagréable. La dépression se faufila en revanche sous la moindre parcelle de sa peau, grignotant par là même tout espoir d'assouvir un jour sa passion. Elle s'endormait et se réveillait à ses côtés. Il ne mangeait plus et ses paupières devenaient grises. Il ne voyait plus aucune raison de se réjouir. Son père lui proposa en vain d'apprendre l'allemand pour lire les textes dans la langue originale et sa mère tenta de lui mettre d'autres contes sous la dent. Mais rien n'y faisait. Alors Eugène Henri décida, après avoir vu son oncle rire comme un ogre à un repas de Noël bien arrosé, que le meilleur remède était de s'adonner à la boisson.
Sa huitième, neuvième,
dixième, onzième, et
douzième année, tous
ses souvenirs se
sont
évaporés.

Depuis, Eugène Henri détestait les souvenirs que l'on ressassait en boucle. Tout ce qui importait était de s'en créer de nouveaux. Il lui fallait retrouver les frères Grimm, les forcer à pondre un truc à peu près correct – deux peut-être –, s'il avait le temps avant que la police ne s'en mêle, avant de les descendre.

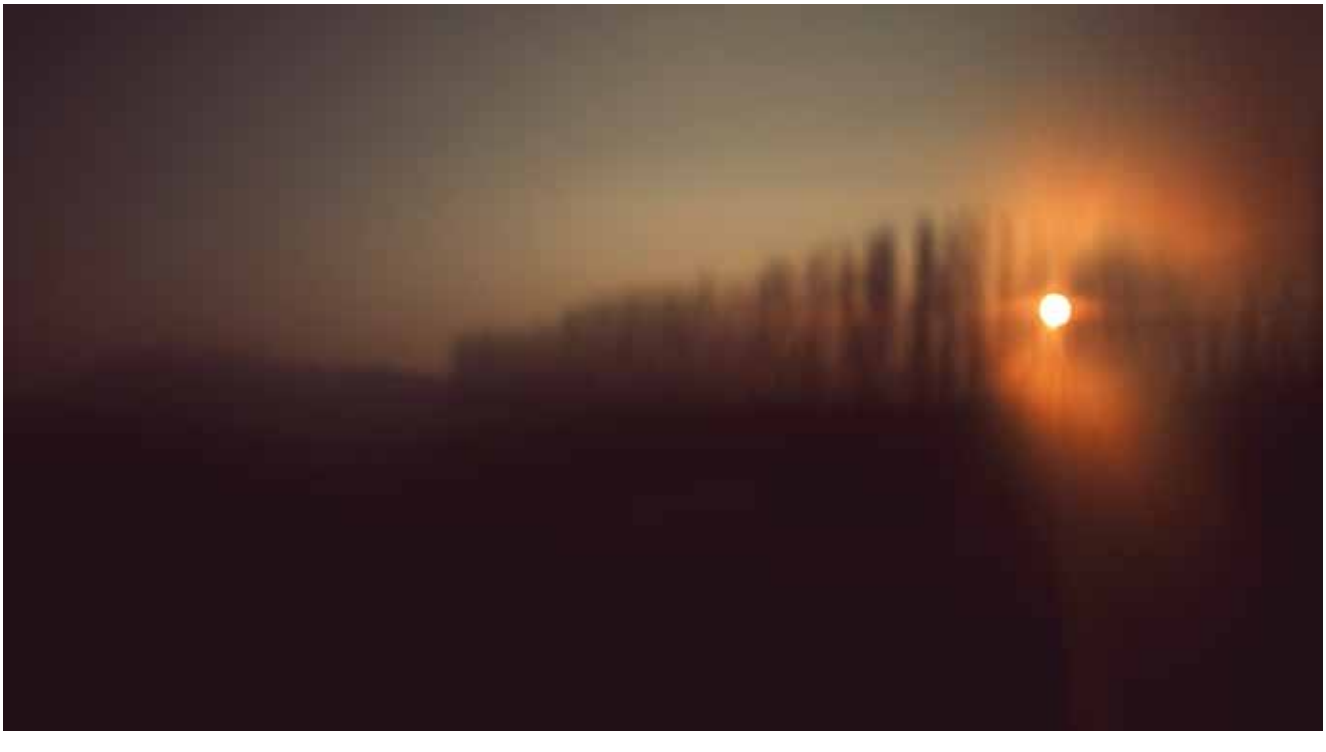
Et il savait
Précisément où
Ils se cachaient.

Élise Costa

Los Angeles, 2009

Branchement en série

Kris Maccotta. Photos extraites de la série *From a train*



L'Enfer d'Henri-Georges Clouzot

Documentaire de Serge Bromberg et Ruxandra Medrea, 2009

La Cinémathèque de Toulouse proposait au mois de mai une rétrospective Romy Schneider, icône tourmentée du cinéma français des années *seventies*, fauchée prématurément par un destin tragique, loin de l'univers meringué de la blondinette Sissi de ses débuts. Cet hommage fut l'occasion de redécouvrir le documentaire de Serge Bromberg et Ruxandra Medrea, sur le film inachevé d'Henry-Georges Clouzot *L'Enfer* (1964), dans lequel Romy Schneider irradie par sa beauté érotique et vénéneuse.

Le cinéaste des *Diaboliques* (1955) eut un budget illimité, alloué par les studios américains de la Columbia, pour filmer l'histoire de la jalousie maladive d'un homme (Serge Reggiani) sombrant dans la folie. Le réalisateur insomniaque et tyrannique ne terminera jamais son film, le tournage de cette œuvre maudite virant à la catastrophe : tensions avec les acteurs, équipes techniques poussées à bout, crise cardiaque du réalisateur mettant définitivement fin à l'aventure qui fut un véritable gouffre financier…

Clouzot voulait dans *L'Enfer* traduire par des images les psychoses visuelles et sonores du mari jaloux, et pour cela il se lança dans des recherches sans fin, en s'inspirant de l'art cinétique et de la musique électro-acoustique de l'époque. Il en résulte des images expérimentales à la beauté plastique étonnante, dominées par des jeux de lumières colorées au psychédélisme délirant, avec une Romy Schneider tantôt recouverte de paillettes, tantôt peinte en bleu, ou filmée en noir et blanc complètement nue, ligotée sur des rails…

L'intérêt majeur du documentaire est là, dans les visions hypnotiques exhumées de ces 165 bobines, faisant de Romy Schneider une icône ultime à l'aura mystérieuse. Reste l'histoire du tournage, qui raconte l'histoire du cinéma, sur un film que nous ne verrons jamais.

DM

GUACHAFITA

TE PONE BIEN LOCO, **TE PATINA EL COCO !**

Petite tentative de définition du phénomène…

Les enfants, j'ai découvert un truc dingue, et je sais très bien ce que vous allez me dire : mais on connaît ça depuis déjà des semaines, non mais t'es grave ou quoi ?!
Réponse : oui.

Tout a commencé le jour où je me suis déhanchée sur mon premier rythme de cumbia. Ohlala, oui, vous pouvez rire, mon déhanchement relevait plus de celui d'une baleine échouée que d'une latina avertie. Mais bon, c'était un premier pas vers cette musique-là, le frisson sans la prise de risque, l'innovation dans la tradition, pffffiu, cherchez pas, un peu comme une campagne électorale, sans grand intérêt. N'empêche, j'ai bien aimé, et ce petit air a continué de me trotter dans la tête, sournoisement, insidieusement.
Le problème c'est que, n'ayant jamais appris à danser, et ayant une culture musicale plus que moyenne je ne savais pas vers quoi me tourner pour retrouver ce petit frisson.
Désespoir.

C'est donc là qu'elle est arrivée sur son cheval blanc, ma découverte de l'année : *¡ LA GUACHAFITA !*
Je sais, ça fait déjà un bon moment que tout le monde en parle.
Mais que voulez-vous, c'est un euphémisme de dire que je n'écoute pas toujours… à partir de maintenant, promis, j'écouterai toujours.

J'ai donc écouté, pris peur devant les rythmes tous plus fous les uns que les autres : *cumbia, chicha, champeta, latin hop, oriental psyche funk, bollywood madness, global beats, tropical bass, moombahton, baile funk, mambo de calle, kuduro, afrobeat, broken beat*… (ARRRGH !!!), eu un mouvement de recul face à ces dizaines de gens en transe, rigolé devant les rugbymen en transe eux aussi.
Quoi, des rugbymen ? Et de la cumbia ?

C'est là que j'ai réalisé. Autour de moi, il y avait des tas de gens qui n'avaient aucune idée de ce qu'ils écoutaient, la plupart d'entre eux n'avaient jamais entendu un seul morceau, et pourtant, tout le monde dansait, tout le monde en profitait à fond, même les deux crazy DJ sur la scène, et c'était beau de voir que tout n'était que pure sensation. Ce joyeux bordel n'était dû qu'à l'envie des DJ et à la qualité de ces sons venus tout droit d'Amérique Latine, d'Inde ou de Turquie pour réchauffer les nuits toulousaines.

Toute une soirée à ne pas quitter la piste de danse, du jamais vu !
Et le bouquet final sur le dernier morceau, savant mélange de rodéo et de kuduro.
Apothéose totale.
Merci messieurs NO BREAKFAST & LAUNDRYMIX.

Vraiment, je sens qu'on n'a pas fini d'en entendre parler de cette *¡ GUACHAFITA !*

AD

vendredi 29 juin | 21:00 | connexion café

8 rue Gabriel Péri, Métro "Jean Jaurès", Toulouse | 4€

GUACHAFITA

DJ invite

JAVIER ESTRADA

BASS SQUAD - MONTERREY, MEXICO

DJ NO BREAKFAST & LAUNDRYMIX

V.J.: PING PONG JUNIOR

www.soundcloud.com/djjavierestrada

http://guachafita.fr

Contacts

Niek Van de Steeg
www.niekvandesteeg.net
Centre d'art Le LAIT, Albi
www.centredartlelait.com

Lieu-Commun
www.lieu-commun.fr

Océane Moussé
oceanemousse.blogspot.com
Galerie Sainte-Catherine (Rodez)
www.aveyron-culture.com/saintecatherine

Le tetalab
tetalab.org

Julien Baudry
www.phylacterium.fr

Atelier deux-mille
deux-mille.com

Catégorie4
categorie4.free.fr
Christophe Giffard
radiodynamique.net
Claire Sauvaget
deambulations-urbaines.bandcamp.com

Projet 45, DIY Montréal
http://projet45mtl.blogspot.fr
Collectif 45, DIY Montréal
http://collectif45mtl.blogspot.fr

Élise Costa
www.elixie.org

Kris Maccotta
www.kris-maccotta.com

Multiprise
www.revue-multiprise.com

TA : Association loi 1901
8 bis, Chemin Lapujade
31200 Toulouse
09 54 26 06 84

Abonnement

Je m'abonne à *Multiprise*

1 an (3 numéros) = 9 € | **2 ans** (6 numéros) = 16 € | **Facture**

Nom & prénom :

Adresse :

Code postal & Ville :

Email (facultatif) :

Date & signature

Bon d'abonnement à retourner à :
Association TA. 8 bis, chemin de Lapujade 31200 Toulouse
accompagné de votre réglement (par chèque uniquement) à l'ordre de TA

GUIDE DE L'ETE

Festivals et Tourisme

en Midi-Pyrénées

GUIDE GRATUIT DE LA RÉGION MIDI-PYRÉNÉES

Disponible en librairies, offices de tourisme, boulangeries, supérettes, sites culturels et de loisirs, Maison Midi-Pyrénées à Toulouse.

RÉGION
MIDI-PYRÉNÉES

L'action en vrai

www.guide-ete.midipyrenees.fr